

BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAÎTRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME LIV

JUILLET A DÉCEMBRE 1876

PARIS

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

RUE DE SÈVRES, 34.

1876



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.
Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

PARIS.—IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE DE RENNES, 74.

d'entrer en matière nous rappelle ces tenants opiniâtres d'un art primitif que l'on rencontre parfois aux fêtes de village, montrant au public, au moyen de gravures superposées qui les représentent, les événements d'une époque. Pour transporter le spectateur du sacre d'un roi à un champ de bataille, ils se contentent de *tirer la ficelle*.

Mais ce sont là des fautes de peu d'importance, oubliées bien vite sous le charme que l'on éprouve en parcourant les pages de ce beau livre. On n'est plus tenté, après l'avoir lu attentivement, de ne voir dans ces religieux que de sombres fanatiques, rêvant sans cesse tortures et gibets pour ramener les hérétiques à la foi de l'Eglise. Sous ce rapport, il peut faire le plus grand bien, détruire plus d'un préjugé : aussi voudrions-nous le voir dans toutes les bibliothèques paroissiales. En nous racontant la vie de ces doctes et saints personnages si dévoués et si humbles, en nous faisant connaître intimement ces existences dépensées à faire le bien, l'auteur nous les fait aimer. C'est contre les calomnies qu'ils ont eu et qu'ils ont encore si souvent à subir la meilleure des argumentations.

35. *VIE de M. Gorini, curé de la Tranclière et de Saint-Denys, auteur de la Défense de l'Eglise*, par M. l'abbé MARTIN, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Belley. — 3^e édition. — 1 volume in-12 de xxiv-286 pages (1878), chez Haton ; -- prix : 2 fr. 50 c.

« L'existence sacerdotale de M. Gorini peut se résumer en trois
« mots : Dieu, la science et la famille. Il a tenu tout à la fois de
« l'autel, du cloître et du foyer domestique. Chez lui, le curé n'a
« pas nui au savant, ni le savant au curé, et le sacerdoce et la science,
« loin de repousser la famille, s'en sont fait un délassement et un
« appui. De cette physionomie triple et une, où les contrastes se
« fondent, où les traits disparates s'unissent, résulte un type rare,
« qui ne rappelle aucune analogie connue (p. xiv). » Tel se présente bien, en effet, cet humble curé de campagne que son incessant travail éleva au rang des meilleurs apologistes de l'Eglise dans notre siècle, et qui, se renfermant dans le silence de son presbytère, y repoussa toutes les voix du monde, et ne donna accès en son âme à aucune idée de gloire personnelle et d'ambition. Pieux autant que studieux, il fournit le double exemple de la sainteté par les routes communes, mais du dévouement et du labeur dans des conditions exceptionnelles. On a dit que c'était, pour le diocèse de Belley, comme une autre édition, quoique sous un aspect différent, du vé-

néral Curé d'Ars. Or, toute espèce de leçons se trouvent dans une telle vie, pour les laïques à bien des égards, pour les ecclésiastiques à tous sans exception, et nul n'était mieux placé que M. l'abbé Martin pour les offrir au lecteur chrétien, ni plus apte à le faire.

Le fond de cette simple existence prêtait peu aux narrations solennelles ou piquantes : et cependant l'auteur a su faire de son livre un modèle de récit attachant et instructif. L'abbé Gorini s'est trouvé en lutte avec les plus célèbres historiens et publicistes de nos jours, MM. Guizot, Quinet, Augustin Thierry, Amédée Thierry, Michelet, etc., lutte pleine de tact, d'urbanité et de convenance de sa part, de l'aveu des adversaires eux-mêmes : ce qui amène son biographe à tracer de ces personnages, de leur valeur comme philosophes, littérateurs, annalistes, de leurs écrits et de leur influence, des tableaux aussi justes qu'animés et spirituels. « Je ne me suis pas, dit-il, tellement attaché au portrait de M. Gorini, que je n'aie donné çà et là quelques coups de pinceau au paysage environnant. — J'ai trouvé tout ouvert devant moi le champ de la littérature et de l'histoire, et j'y ai butiné quelques croquis que j'ai lieu de croire ressemblants. C'est une partie importante de mon travail : elle y met de l'ombre, de la variété, de la perspective et de la chaleur ; j'ose dire aussi qu'elle y encadre des enseignements (p. xvii). » — Les ecclésiastiques aimeront particulièrement la lecture d'un tel livre, dont le héros a vécu exactement de leur vie, dans le ministère ordinaire d'une paroisse tel que notre temps l'a fait. Et les hommes du monde y découvriront une intéressante étude. Ils y verront, par exemple, que la science et la plus tendre piété, loin d'être incompatibles, s'allient et se soutiennent merveilleusement l'une l'autre, et que la foi catholique la plus convaincue n'exclut ni la bienveillance la plus sincère pour les personnes éloignées de la foi, ni la plus aimable charité dans les relations. Ils constateront, une fois de plus, ce qu'il faut penser de ces ridicules déclamations d'une presse égarée qui montre l'Eglise comme l'asile de la routine sans remède, du préjugé incurable, de l'ignorance voulue. Non, l'Eglise n'a rien à faire avec ces calomnies où la mauvaise foi le dispute à la méchanceté calculée. En outre, on aura ici, un résumé du mouvement historique et philosophique de notre temps, et par ce côté l'ouvrage de M. l'abbé Martin acquiert un prix nouveau. — M. Louis Veuillot, bon juge en telle matière, écrivant à l'auteur, lui disait : « Je suis bien aise d'avoir une occasion de vous féliciter d'avoir écrit une

« si bonne et si charmante vie de notre cher abbé. Cela donne
« envie d'être curé, pauvre, savant et saint. Soyez persuadé, Mon-
« sieur, que plusieurs s'y laisseront prendre et que vous serez
« très-glorifié de ce petit travail où vous n'avez cherché qu'à
« glorifier autrui. » On ne peut mieux dire, et cette appréciation
est absolument la nôtre.

V. CORDEMAIS.

36. **VIES** de Jésus, de Marie et de saint Joseph, par M. l'abbé J. CHARBONNEL ;
avec divers extraits du Manuel des familles chrétiennes du P. FRANCO. —
4 volume in-12 de 398 pages (1873), chez Briday, à Lyon, et chez Broussois,
à Paris ; — prix : 4 fr. 50 c.

Les pieuses associations de la *Sainte-Famille* établies maintenant dans un bon nombre de villes et de paroisses, avec leur centre universel à Lorette, feront bon accueil à ce volume et y trouveront édification et profit. C'est à l'image de la divine famille de Nazareth qu'elles se sont formées. M. l'abbé Charbonnel vient leur présenter les vies réunies de Jésus, de Marie et de saint Joseph, dans un livre qui peut leur servir de manuel, car il renferme aussi les réglemens qui les concernent, des considérations sur l'esprit qui doit les animer, les résolutions d'une vie chrétienne, quelques cantiques même. La rédaction est simple, méthodique, claire, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour attacher à une lecture de ce genre.

La méthode se fait remarquer surtout dans la *Vie de Jésus*. On y trouve des divisions nombreuses, bien comprises, qui aident à l'intelligence des faits comme à leur suite régulière. L'auteur nous permettra cependant ici quelques légères observations. A la page 51, il explique très-bien le sens de la permission donnée au démon d'entrer dans le corps des pourceaux : pourquoi n'a-t-il pas songé à des éclaircissements semblables sur une foule de points un peu obscurs pour les fidèles ? Y en a-t-il beaucoup parmi eux qui sachent au juste ce que c'est qu'un *pharisien*, un *publicain*, un *scribe* ? C'était l'occasion de le dire dans de courtes notes. Il n'est nullement certain que les mages fussent des rois (p. 27), et une explication sur ce point n'aurait rien eu de superflu. Nous en eussions aimé une autre (p. 31) sur la perte de l'enfant Jésus, sans que Marie s'en aperçoive, pendant un jour entier : c'est encore là une énigme, pour les mères surtout. Autant en dirions-nous au sujet du baptême de Jean « pour la rémission des péchés, » de la béatitude des pauvres *d'esprit*, ou plutôt en *esprit*, de

volonté (p. 61). L'ignorance est aujourd'hui si grande, même parmi les bons chrétiens! — Quant à la traduction du texte évangélique, ordinairement empruntée au P. de Ligny, nous y ferions également quelques réserves. Le *Quid mihi et tibi est mulier* se rend plus exactement par : « Qu'est-ce que cela fait à vous et à moi? ce soin ne nous regarde pas. » — Dans le trait du centurion (p. 66), le *dic verbo* (et non *verbum*) ne signifierait-il pas plutôt : « De même que j'envoie où il me plaît ceux qui me sont subordonnés, et ils m'obéissent, vous aussi, Seigneur, *commandez* à votre parole, *verbo*, et, sans que vous quittiez ce lieu pour me visiter, elle ira guérir mon serviteur? » La comparaison employée par cet officier n'a plus de sens si on rend autrement, et les deux textes, grec et latin, sont là d'ailleurs avec un datif qu'il est impossible d'expliquer par la version commune. — Enfin (p. 317), un renvoi mal placé attribue au P. Jacquinet un passage extrait mot pour mot du Nouveau Testament.

C'est à sainte Brigitte que M. l'abbé Charbonnel demande les détails de la vie de la sainte Vierge. Quelques lignes sur cette sainte eussent été convenables. Dans celle de saint Joseph, ce qui est purement légendaire se confond trop avec l'histoire vraiment authentique, laquelle se réduit à peu de chose. Une excellente idée de l'auteur a été de terminer ce qui regarde Marie par un chapitre de traits édifiants sur la dévotion que l'on a pour elle si justement. Nous le félicitons encore d'une série de considérations pieuses, pratiques, sur les vertus du père nourricier de Notre-Seigneur. Un chapitre, là aussi, est ménagé à quelques saints illustres : *brevius iter per exempla*, dit le vieil adage. — Puis, la sainte famille est donnée collectivement pour modèle, dans l'extérieur de la conduite, dans les paroles, dans les sentiments : « Une seule chose étonne dans les actions habituelles de la « sainte famille : c'est de n'y rien voir d'extraordinaire, rien d'il-
« lustre selon le monde, rien qui demande un rare génie et de puis-
« sants efforts. Au contraire, tout y est simple, commun et facile
« même au dernier des hommes. C'est ce qui rendra à jamais inex-
« cusables nos découragements et nos lâchetés dans le service de
« Dieu (p. 376). »

il appelait le dernier moment comme celui de son triomphe et de sa joie. « Oh! laissez-moi aller au ciel ! » répétait-il à ceux qui l'entouraient de leurs soins. « Oui, je vais au ciel pour toujours ! avec « Jésus, avec Marie ! je vais au ciel : oh ! quel bonheur ! au ciel « pour toujours ! (p. 222). » Le bienheureux Berchmans avait été son modèle, et l'on peut dire qu'Eugène Guy en reproduisit la physionomie si pieuse, si douce, si attachante et si sainte.

V. POSTEL.

39. **VIE du R. P. Libermann**, par le cardinal J.-B. PITRA. — 2^e édition. — in-8° de XII-676 pages (1872), chez Poussieltgue frères ; — prix : 7 fr. 50 c.
40. **LETTRES SPIRITUELLES** du R. P. LIBERMANN, *premier supérieur-général de la congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, publiées par un Père de la même congrégation.* — 2 volumes in-12 de XVIII-688, 680 pages (1874), chez les mêmes éditeurs ; — prix : 7 fr.

Dieu, qui veille incessamment sur son Eglise, suscite toujours, à l'heure de sa providence, les hommes qu'il a prédestinés aux grandes œuvres du salut. Quand on a lu la vie du R. P. Libermann, telle que nous la donne S. E. le cardinal Pitra, on ne peut douter que ce saint et admirable prêtre fut l'un des élus de la divine miséricorde pour les temps difficiles où nous vivons. Quelle foi ! quel esprit de sacrifice ! quel dévouement aux âmes ! L'apologie de la religion par les faits est bien la meilleure prédication, et elle rencontre ici un digne et beau sujet. Il s'agit, nous dit tout d'abord l'éminent auteur, d'un Juif de l'Alsace, dépourvu de tous les avantages humains, presque toujours accablé d'infirmités, à chaque pas entravé d'obstacles en apparence insurmontables ; dans une vie de courte durée, il eut à peine dix années de libre action, entre deux révolutions. Mais il fut chrétien, prêtre et religieux exemplaire : c'était assez pour que François-Paul-Marie Libermann remplît un long temps en peu de jours, selon le mot de l'Écriture : car son âme était agréable à Dieu. Avant de mourir, il avait fondé ou restauré deux congrégations, obtenu et conservé la confiance du Saint-Siège et la bénédiction apostolique ; amené les pouvoirs publics aux égards et à la protection que son œuvre exigeait ; renouvelé le clergé des colonies françaises, et contribué à la création de trois évêchés ; distribué ses missionnaires sur les côtes africaines, au Sénégal, dans les îles de France et de Bourbon. Peu après sa mort, sous l'impulsion qu'il avait donnée, les siens fondaient un séminaire français à Rome, diverses maisons et

noviciats en Irlande, en Allemagne, en Portugal, une série croissante de missions à Sierra-Leone, au Zanguebar, à Chandernagor, aux Etats-Unis et dans les îles de Saint-Pierre et de Miquelon, de Haïti et de la Guadeloupe. C'est donc vraiment un apôtre, à la mémoire de qui s'attachera la vénération et la reconnaissance des fidèles catholiques.

Le P. Libermann était fils d'un rabbin entouré de considération parmi les Israélites établis sur les bords et de ce côté-ci du Rhin. Il naquit en 1804, à Saverne, et reçut le nom de Jacob. D'un caractère doux et timide, il fut élevé dans une haine des chrétiens qui convenait peu à sa nature, et de bonne heure aussi les souffrances physiques vinrent s'ajouter aux rigueurs d'une éducation sévère. Mgr Pitra entre sur ces matières, relativement aux Juifs, dans des détails peu connus et très-intéressants. Jacob passa par tous les degrés de l'enseignement thalmudique, et s'y distingua par de beaux succès. On l'envoie compléter ses études à Metz. Mais voici qu'il apprend, en 1824, la conversion de son frère aîné, médecin à Strasbourg, et de quelques autres Juifs que des conférences communes avaient éclairés. On se rappelle le mouvement de conversions de ce genre qui se produisit en Alsace à cette époque, et qui donnèrent à l'Eglise les Goschler, les Théodore Ratisbonne, les Level, celui-ci mort depuis peu supérieur de Saint-Louis-des-Français à Rome. Jacob, à cette nouvelle, accourt auprès de son frère pour lui démontrer ce qu'il appelait son erreur, et c'est pour entendre de la bouche de sa belle-sœur ce mot devenu prophétique : « Vous serez non-seulement chrétien comme nous, mais prêtre et apôtre ! (p. 25). » — Le coup était porté : Jacob, tout ému, étudie plus à fond le christianisme, s'étonne de la faiblesse des rabbins, des contradictions et de la stérilité de leurs doctrines ; de là il tombe dans l'incrédulité au sujet de la Bible et de toute religion révélée. Deux autres de ses frères se convertissent également à Paris. Bouleversé, il se rend dans cette ville, s'abouche avec M. Drach, se renferme un instant dans la retraite : à son tour il en sort chrétien, étant âgé de 22 ans, et il en sort pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice, où il fera un très-long séjour, son état de santé obligeant de différer pour lui la réception des saints ordres. Il est superflu de dire avec quel zèle il s'employa désormais, par correspondance, à amener à la foi ceux des siens qui étaient encore rebelles.

La vertu vers laquelle il se sent attiré dès ce premier instant,

qu'il pratiquera et prêchera tout le reste de sa vie, c'est le renoncement. « Quittons-nous, quittons notre amour propre ; renonçons à « Satan, à ses pompes et à ses œuvres », ne cesse-t-il de répéter dans ses lettres (p. 66). C'est aussi le sujet de longs entretiens avec les plus fervents du séminaire, dont un certain nombre se groupent autour de lui en voyant son éminente piété, qui leur rappelait celle de Calixte Frèze, mort peu d'années auparavant. Dieu préparait au lévite une nouvelle et cruelle épreuve : l'épilepsie, dont il fut atteint n'étant que minoré, et qui le tourmenta pendant près de dix ans. Or, tous ceux qui l'ont vu dans ces moments terribles ont rendu témoignage de la complète sérénité qui suivait ; sérénité telle, que le médecin même ne pouvait se l'expliquer qu'en l'attribuant à la sainteté (p. 97). Un pareil mal, cependant, le rendant irrégulier, on dut songer à se séparer de lui, à l'heure précisément où pas une ressource humaine ne lui restait. Les pieux directeurs de Saint-Sulpice décident qu'il passera à la maison d'Issy, et y restera, aux frais de la compagnie, aussi longtemps qu'il plaira à Dieu. Il fut, dans cette nouvelle résidence, l'ami et comme le serviteur bénévole des séminaristes de la philosophie. Sa vertu croissait avec les douleurs, et ce fut vraiment là qu'il eut d'innombrables occasions de prouver à quel point de perfection était arrivé en lui le détachement, accompagné d'une infatigable charité pour tous. La révolution de 1830 avait causé, par suite d'incidents particuliers, quelque relâchement dans la ferveur du séminaire : M. Libermann travailla de toutes ses forces à former un noyau d'âmes vouées à la perfection. Son action fut grande, il est vrai, et Dieu bénit cet apostolat. L'éminent auteur nous paraît toutefois avoir quelque peu exagéré : ce que nous ne disons point ici à la légère. Les longues pages consacrées à cette matière renferment, selon nous, plus d'une inexactitude, principalement en ce qui regarde l'esprit même de Saint-Sulpice (p. 194). Quoi qu'il en soit, on vit se renouveler l'esprit ecclésiastique, la ferveur se généraliser : « Un « directeur comparait cette époque aux plus beaux temps de Saint-Sulpice, et n'hésitait pas à dire que, depuis M. Olier, le séminaire « n'avait peut-être jamais été plus fervent (p. 178). » — Parmi les séminaristes les plus édifiants, Libermann avait distingué deux âmes d'élite, Frédéric Le Vasseur, né à l'île Bourbon, et Eugène Tisserand : ce fut comme le triumvirat de la congrégation future. Les Eudistes venaient de se rétablir à Rennes : ils demandent à Saint-Sulpice un maître des novices ; M. Libermann est choisi, et part pour la Bre-

tagne, où l'attendaient mille souffrances d'un autre genre, comme si le démon eût voulu briser ce courage, arrêter cet apôtre. De là aussi partirent de nombreuses lettres de direction et de spiritualité, recueillies dans la collection dont on a lu plus haut le titre, et citées en partie par Mgr Pitra au cours de son récit. Mgr Pitra joint à son mérite d'historien celui de bien connaître les voies spirituelles, et de les expliquer, au fur et à mesure des circonstances, avec une parfaite lucidité : en sorte que ce livre a des parties tout à fait propres aux méditations mystiques et à l'orientation du cœur vers Dieu seul.

En 1838, M. Le Vasseur fait le voyage de Rennes, et pour la première fois les deux amis soulèvent la question de l'apostolat des noirs. Recommandée à l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires, l'œuvre s'accuse rapidement ; les lignes se dessinent, la volonté de Dieu se fait connaître. M. Libermann, avec un ecclésiastique animé des mêmes pensées, part pour Rome, où son compagnon le laisse bientôt pour se dévouer aux missions de la Mandchourie. Le saint homme ne se décourage pas néanmoins. « Il faut, écrit-il, aller, « aller toujours, rester au pied du mur, attendre qu'il tombe, et « passer par-dessus (p. 342). » Assez mal accueilli à la Propagande, n'obtenant point que son dessein d'évangélisation des noirs par une nouvelle congrégation fût seulement pris au sérieux, abandonné, sans ressources, il passe par toutes les angoisses, et sans faiblir. Retiré dans un grenier, manquant presque de pain, il rédige ses règles, et même les gloses, comme s'il eût été déjà au milieu d'une famille religieuse instituée qu'il appelle *les Missionnaires du Saint-Cœur de Marie*. La Providence aplanit tout à coup les voies : le Saint-Siège encourage l'entreprise, les amis de Paris se raniment, le séminaire du Saint-Esprit offre d'accepter le concours des nouveaux frères, un évêque missionnaire se déclare protecteur de l'œuvre. Libermann part pour la France, en accomplissant le pèlerinage de Lorette. Il achève ses études de théologie à Strasbourg, et enfin est ordonné prêtre par Mgr d'Amiens, qui offre aux missionnaires une maison de campagne dans son diocèse. Le noviciat était fondé ; la communauté allait marcher dans ses voies d'héroïque sacrifice. Elle n'avait encore que trois membres, le fondateur, M. Le Vasseur, M. Collin. D'odieuses calomnies, comme toujours, faillirent, un moment, tout compromettre. On était en 1841. En 1844, le nombre des collaborateurs était doublé. On vivait de quelques aumônes, dans la plus stricte pauvreté, à peine pourvu du nécessaire. Ces détails sont

touchants dans le livre. Le P. Libermann était un exemple vivant et achevé du plus absolu détachement, de la mortification, de la prière, de la douceur et charité envers tous, d'une humilité sans bornes. — Ici l'éminent auteur trace d'une main expérimentée, d'après saint Thomas, l'esprit et les conditions de la vie religieuse : c'est comme un traité à part, amené naturellement, toutefois, par la suite de l'histoire qu'il écrit. — Ici encore commencent les envois de missionnaires à Haïti, en Afrique, avec le récit de leurs épreuves, de la mort de quelques-uns, et notamment de M. Tisserand dans un naufrage, lorsqu'il venait d'être nommé vicaire apostolique de la Guinée. On nous exposera la situation de l'Afrique dans ses colonies européennes, dans son dénuement des secours spirituels, dans la stérilité de tentatives renouvelées maintes fois. Les missionnaires sont moissonnés par la fièvre, les insulations, l'apoplexie (p. 504) ; ceux qui échappent au climat meurtrier sont en butte aux persécutions des ministres anglicans, richement dotés, qui soulèvent contre eux la défiance et la haine des nègres. Le P. Libermann ne se décourage pas. « O malheureuse Guinée ! s'écrie-t-il. Il me semble que je l'ai « tout entière dans mon cœur ! Les malheurs de ces pauvres âmes « m'oppressent et m'accablent. Faut-il les abandonner ? Jamais ! « cela ne se peut... (p. 508). » — Dieu bénissait le saint fondateur : il inspire aux dames de l'Immaculée-Conception de Castres de se dévouer, elles aussi, à l'apostolat de la congrégation naissante. Le P. Supérieur se rend à Rome pour recevoir une nouvelle bénédiction. — En 1855, soixante-quinze missionnaires, prêtres ou frères, s'étaient courageusement remplacés sur le champ de bataille ; vingt étaient morts à la peine. En France, en attendant leur départ, les Pères s'occupaient à catéchiser les enfants, les soldats, les pauvres, exerçant les prémices de leur apostolat sur ceux que l'on a justement appelés « les noirs de l'intérieur ». — Abrégeons. A la suite de quelques négociations, la nouvelle congrégation fut unie à celle de Saint-Esprit, chargée des colonies, et qui avait son siège à Paris. Le gouvernement de Louis-Philippe y dut nécessairement prêter les mains, il le fit même avec quelque empressement : car à cette époque, à la veille de sa chute, il saisissait volontiers toute occasion de faire oublier son origine révolutionnaire et hostile à l'Eglise de Dieu. De nouveaux évêchés coloniaux furent fondés, sous le ministère de M. de Falloux, après 48 ; plus trois vicariats apostoliques. La congrégation était établie à Paris, à Bordeaux, à Amiens, à Cayenne, à

l'île Maurice, à l'île Bourbon, en Australie. C'était l'heure du repos pour l'ouvrier du Seigneur : le P. Libermann expirait le 2 février 1852. La cause de sa béatification est introduite à Rome.

Après avoir lu le résumé de cette vie tel que nous venons de le faire, on comprendra facilement ce que sont les *Lettres spirituelles* du P. Libermann. « Ce sont elles, écrit une maîtresse des novices, qui m'ont le plus aidée à la formation intérieure des âmes. « Une fois qu'elles les goûtaient, elles ne pouvaient lire autre chose (p. 7 du t. 1^{er}). » Elles ont été longtemps conservées en cahiers et circulaient en nombre de communautés, où l'on a toujours été frappé de leur esprit de famille avec la manière et les pensées de sainte Thérèse. On y retrouve toutes celles qu'a citées le cardinal Pitra dans le volume précédent. Lettres gracieuses dans la forme, baignées dans la charité, respirant le plus pur amour de Dieu, le plus complet dévouement aux âmes, et marquées souvent de traits singulièrement énergiques. — « Je ne puis laisser partir cette occasion sans vous dire deux mots sur l'immense amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous. Voyez-le un peu dans le Très-Saint-Sacrement, et vous ne saurez plus que devenir (t. I, p. 26). » Ses tendresses sont de l'ordre le plus surnaturel. Il écrit à un séminariste : « Mon plus grand désir est que vous soyez véritablement méprisé et abandonné de tous, afin que vous n'ayez plus où épancher votre cœur, et que vous sentiez un grand et continu déchirement... (t. I, p. 476). » Il encourage un pauvre missionnaire : — « Si nous avions des moyens puissants en mains, nous ne ferions pas grand'chose de bon ; mais, attendu que nous ne sommes rien, que nous n'avons rien et ne valons rien, nous pouvons former de grands projets, parce que nos espérances ne sont pas fondées sur nous, mais sur Celui qui est tout-puissant. Ne vous tracassez donc pas de vos faiblesses et de votre pauvreté : c'est en cet état de misère que la puissance et la miséricorde de Jésus doivent se manifester : et alors toute la gloire en sera pour lui seul, et la hache ne se vantera ni ne s'élèvera au-dessus de celui qui la manie (t. II, p. 405). » Il eut toujours, comme on le voit en maint endroit, une haute estime pour les livres spirituels de M. Olier. — Mais il faudrait à peu près tout citer. Bornons-nous donc à dire que ces lettres sont un monument très-précieux, qu'elles instruisent, touchent, fortifient, et que la variété des sujets en fait un trésor pour toutes les situations où peut se trouver une âme. Félici

tons l'éditeur de la table analytique dont il a couronné les deux volumes, et grâce à laquelle toute recherche est facile, aussi bien que tout choix de lecture pour une circonstance donnée. V. POSTEL.

44. **VIE DU VÉNÉRABLE FRÈRE GÉRARD MAJELLA**, de la congrégation du très-saint Rédempteur, par le P. TANNOJA, augmentée d'une préface, de notes, et d'une dissertation sur le merveilleux de la vie des saints. — 4 volume in-12 de 288 pages (1874), chez les mêmes éditeurs; — prix : 4 fr.

La vie du vénérable frère *Gérard Majella*, de la congrégation du très-saint Rédempteur, est remplie de choses merveilleuses. Son biographe rapporte un très-grand nombre de prodiges divers attribués à la sainteté de l'humble Frère, soit pendant sa vie, soit après sa mort. A Naples, c'est une barque, prête à faire naufrage dans une tempête, qu'il arrête d'une seule parole, qu'il *saisit, soutient comme il aurait fait d'un liège flottant, et tire sur le rivage* (p. 130). A Caposèle, il obtient la grâce qu'il avait demandée à Jésus-Christ *de devenir invisible* (p. 132). Dans cette maison de Caposèle, où le soin des pauvres lui avait été confié, on voit souvent le pain se multiplier miraculeusement entre ses mains. Le R. P. Tannoja, en terminant le récit d'une vie dont presque chaque page rappelle quelque fait extraordinaire s'exprime ainsi : « Tout ce que nous avons rapporté de ce digne et saint Frère, « qu'on nomme avec raison le *thaumaturge* de notre congrégation « et la gloire de sa patrie, n'est qu'un court abrégé de ses vertus et « de ses miracles. Plusieurs volumes suffiraient à peine si nous « voulions exposer toutes ses actions glorieuses et énumérer tous « les prodiges qu'il a opérés et qu'il opère encore tous les jours « (p. 220). » — On comprend ce pieux langage dans la bouche d'un confrère qui reconnaît avoir été guéri lui-même instantanément d'une maladie mortelle après s'être adressé au bienheureux Frère et lui avoir dit avec foi ces paroles : « *Frère Gérard, aidez-moi.* » « A l'instant même, ajoute le biographe, je m'obligeai à composer « un récit de ses vertus et de ses dons surnaturels. Que ce bienheu- « reux Frère daigne agréer ce faible tribut de ma reconnaissance « (*préface*). »

Gérard Majella était né le 6 avril 1726, à Muro, ville épiscopale, dans le royaume de Naples; il mourut le 15 octobre 1755, à l'âge de 29 ans, au bourg de Caposèle, près de Campagna, dans la même contrée, après avoir vécu six ans dans la congrégation du très-saint

Rédempteur. Dans le procès de Béatification de saint Alphonse de Liguori, fondateur de cette congrégation, on trouve plusieurs témoignages rendus sous serment des vertus héroïques et des miracles du frère *Gérard Majella*, dont la cause a été elle-même introduite depuis dans la Sacrée Congrégation des rites. Un jour sans doute ce grand serviteur de Dieu sera donc honoré d'un culte dans l'Eglise, à moins toutefois que son humilité profonde, comme on l'a dit d'autres saints personnages, ne mette obstacle à son triomphe sur terre. En attendant nous recommandons la lecture de cette édifiante vie, plus admirable assurément qu'imitable. La traduction publiée à Tournai, avec approbation de l'autorité ecclésiastique, est augmentée d'un opuscule d'une soixantaine de pages contenant une dissertation *sur le merveilleux dans la vie des Saints et la certitude des faits surnaturels dans leurs rapports avec le progrès des sciences*.

Suivant le conseil du pieux traducteur, nous engageons ceux que certains préjugés à cet égard auraient plus ou moins atteints à commencer par cette *dissertation*. Une lecture attentive de cet opuscule peut dissiper bien des préventions dans les âmes droites, et faire dire, avec le Roi prophète : *Dieu est admirable dans ses saints* : (ps. LXVII).

MAXIME DE MONTROND.

42. **VIE** du vénérable serviteur de Dieu Louis-Marie Baudouin, fondateur de la société des enfants de Marie-Immaculée et de celle des Ursulines de Jésus (dites de Chavagnes), par UN PÈRE DE LA SOCIÉTÉ DES ENFANTS DE MARIE-IMMACULÉE. — 1 volume in-42 de X-476 pages (1873), chez H. Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix 2 fr. 50 c.

43. **ŒUVRES** choisies du vénérable serviteur de Dieu Louis-Marie BAUDOIN, etc. — 2 volumes in-12 de XII-486 et 416 pages (1873), chez les mêmes éditeurs; — prix : 6 fr.

Un livre nous manque, et il serait à souhaiter que quelque écrivain intelligent et zélé nous le donnât. Notre temps se perd dans ses entreprises financières et politiques; il n'a pas un regard pour les admirables dévouements qui se produisent journellement sur tous les points de la France, et qui sont autrement féconds que les plus vantées opérations ou conceptions de ses docteurs, de ses savants, de ses ministres, de ses hommes d'Etat. Les feuilles publiques nous entretiennent de tout, s'étendent sur les moindres accidents de la rue, et n'ont pas une ligne pour d'incomparables héroïsmes, dont les fruits sont le salut d'une partie de la population, et qui se perpétuent magnifiquement à travers et au-

le bref élogieux dont le Saint-Père a bien voulu honorer le si estimable livre de M. Haulleville. Ce témoignage, venu de si haut, est une preuve que nos louanges ne sont qu'une dette de justice.

G. G.

56. **AVERTISSEMENT AUX FAMILLES** *sur plusieurs erreurs relatives à l'éducation*, par Mgr DECHAMPS, archevêque de Malines; — *Nouvelle édition.* — 1 volume in-42 de 89 pages (1875), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 40 c.
57. **LE CODE DU MARIAGE et de la famille d'après l'ancien et le nouveau Testament comparé au code civil**, par M. P.-A. MARTIN-LACROIX, avocat. — 1 volume in-32 de 142 pages (1876), chez Cattier, à Tours; — prix : 1 fr. 25.
58. **DES ÉTATS DE VIE CHRÉTIENNE et de la vocation d'après les docteurs de l'Eglise et les théologiens**, par le P. J. BERTHIER, missionnaire de N.-D. de la Salette; — 2^e édition. — 1 volume in-16 de XII-258 pages (1875), chez Briquet, à Saint-Dizier; — prix : 1 fr. 50.
59. **LE LIVRE DE MESSE DE L'ENFANCE**, *ou la sainte messe en images accompagnées de prières, avec la manière de servir la sainte messe; imité de l'anglais de Mme KAVANAGH*, par M. l'abbé SEMPE. — 1 volume in-32 de 96 pages, chez Cattier, à Tours; — prix : 50 c.
60. **NOUVEAU MANUEL DE PIÉTÉ à l'usage de la jeune pensionnaire**, par UNE RELIGIEUSE DE LA NATIVITÉ; — 2^e édition. — 1 volume in-16 de VIII-320 pages (1876), chez Josserand, à Lyon; — prix : 1 fr.
61. **L'ANGE CONDUCTEUR de l'enfant en retraite pour la première communion**, par M. l'abbé F. LEGENDRE; — 4^e édition. — 1 volume in-16 de VIII-191 pages, chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 75 c.
62. **AVIS ET MAXIMES SPIRITUELS de l'admirable docteur mystique saint Jean de la Croix, pour conduire les âmes dans les voies de Dieu jusqu'à l'union du parfait amour, traduits pour la première fois en français sur l'édition espagnole de 1702 par UN PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.** — 1 vol. in-24 de VIII-190 pages (1875), chez C. Douniol, à Paris; — prix : 1 fr.
63. **LA DÉVOTION A LA SAINTE TRINITÉ**, par M. l'abbé COULIN. — 1 volume in-42 de VIII-104 pages (1876), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 50 c.

L'opuscule de Mgr Dechamps a pour but principal de prouver que l'enseignement scientifique sera toujours, et nécessairement, ou chrétien ou anti-chrétien, et que la morale en particulier ne peut pas faire abstraction du christianisme. Il traite ensuite la question du choix des maîtres et demande fortement aux pères de famille de ne choisir pour leurs enfants que des maîtres chrétiens, de ceux dont le souvenir reste dans les âmes « comme un vrai don de Dieu,

comme une source de salutaires remords quand elles s'égarerent, et comme un puissant attrait d'en haut qui les rappelle au devoir » (p. 57). Ce travail, que recommande amplement le nom de son éminent auteur, serait utile à répandre, au moment surtout où se fondent chez nous les universités catholiques. Les pères de famille qui le liront sentiront la force des arguments de Mgr Dechamps, et voudront assurer à leurs fils le bienfait de cet enseignement chrétien qui a toujours soin, en agissant sur l'esprit, d'élever et de fortifier le cœur.

M. Martin Lacroix demande la réforme des lois qui régissent la *famille*. La société civile reposant sur cette base, il est essentiel de la rendre plus solide, et le seul moyen efficace pour cela est de la rendre chrétienne. L'auteur étudie successivement l'origine du mariage, son essence, son but. Il montre que ce n'est ni la loi civile, ni la volonté humaine qui l'ont établi. Il aborde ensuite la famille fondée par le mariage : les rapports mutuels des époux, ceux des parents avec les enfants, des enfants entre eux, et enfin des maîtres avec les serviteurs. Ces rapports créent des droits et des devoirs qu'il développe avec soin, en s'appuyant d'ordinaire sur la sainte Ecriture. Dans un épilogue, il met en regard des idées chrétiennes sur la famille les théories du code civil, et les discute d'après les principes qu'il a posés précédemment. Il en montre nettement toutes les inconséquences. Comme conclusion, il demande la suppression du mariage civil et l'augmentation de l'autorité du père de famille. Cet opuscule est un résumé court et très-clair des idées exposées par M. Le Play dans ses nombreux ouvrages.

Le P. Berthier traite, lui aussi, des questions déjà soulevées dans le travail que nous venons d'analyser. Seulement ce n'est pas au point de vue de la réforme sociale qu'il se place. Il se préoccupe surtout de la sanctification des âmes. Il examine d'abord les *états de la vie chrétienne*, l'état de vie commune (mariage et célibat) et l'état de perfection (état religieux, épiscopat). Dans la seconde partie il traite du choix d'un état de vie, donne les moyens de connaître celui qu'on doit préférer, et les règles qu'il faut suivre pour empêcher la décision d'être jamais fatale à l'âme. L'Ecriture-Sainte, les Pères, les théologiens ont été fréquemment consultés et cités par l'honorable auteur, qui a voulu faire, comme le dit dans son approbation Mgr Paulinier, non pas un traité purement ascétique, mais un livre doctrinal et de principes. Le même prélat, à la suite du maî-

69. LA CRÉATION ET L'ŒUVRE DES SIX JOURS, *étude sur le premier chapitre de la Genèse*, par M. T. D. SWOLFS. — 2^e édition. — 4 volume in-12 de VII-427 pages (1875), chez Closson, à Bruxelles; — prix : 4 fr.

L'auteur formule ainsi sa thèse : Les sciences naturelles ne peuvent élever une objection sérieuse contre le récit que nous fait Moïse de la création de l'homme et du monde. Comme preuve, il donne un commentaire du premier chapitre de la Bible et des quatre premiers versets du chapitre second. Ce petit ouvrage réunit quatre conférences faites au Cercle catholique de Malines. On n'y devra pas chercher une discussion scientifique proprement dite, puisque c'est plutôt une œuvre de vulgarisation; mais cette œuvre de vulgarisation est consciencieuse et résume bien les travaux les plus récents. Une distinction très-juste, et qui mériterait d'être plus observée qu'elle ne l'est : il y a les faits scientifiques qui doivent être admis, et les théories scientifiques qui sont souvent loin d'être prouvées (p. 19). M. Swolfs démontre très-bien qu'on se sert toujours, lorsqu'on attaque le récit mosaïque, de théories fondées sur des faits mal observés. D'ailleurs, si la Bible se trouvait, ce que nous n'admettons pas, en contradiction avec des fait scientifiques constatés d'une manière irréfutable, on pourrait toujours répondre avec saint Jérôme et saint Thomas : « Beaucoup de faits sont rapportés dans l'Écriture sainte d'après l'opinion reçue aux époques où ils furent accomplis et non d'après la vérité intrinsèque des choses » (p. 22). On voit que les vrais théologiens, les grands maîtres laissent à la recherche des savants un vaste champ. Ils savaient mieux que personne, en effet, que la vérité et l'Église sont essentiellement unies l'une à l'autre, et qu'il n'y a pas entre elles de divorce possible. Aussi ont-ils toujours facilité la tâche de ceux qui, dans un esprit droit, ont cherché à élucider ces questions complexes. Le travail de M. Swolf est conçu d'après ces sages principes : il sera utile à tous ceux qui voudront s'occuper des questions relatives à l'origine du monde. Sa discussion très-nette sur les six jours génésiaques mérite en particulier qu'on s'y arrête (p. 99 et suiv.).

Nous n'y trouverions, en cherchant bien, à reprendre que quelques citations d'auteurs arriérés et actuellement dépassés ou sans autorité scientifique réelle. Mais ce léger défaut n'enlève pas au livre son incontestable utilité.

70. **LA SAINTE ÉCRITURE et la règle de foi**, par M. l'abbé L.-N. BÉGIN, docteur en théologie, professeur à la Faculté de théologie de l'université de Laval; — 1 volume in-8° de XIII-298 pages (1874), chez Cosé, à Québec; — prix : 3 fr.

L'auteur qui, comme on le voit par ce titre, est un Français d'outre-mer, s'adresse surtout à ses concitoyens protestants, chez lesquels il signale l'existence d'inquiétudes et d'angoisses causées par le doute. Il veut leur montrer « les bases fragiles du protestantisme, et répondre indirectement à un bon nombre d'objections captieuses et présentées de ce ton tranchant qui les fait quelquefois regarder comme insolubles » (Introd., p. ix); mais il le fait avec cette douceur et cette bienveillance qui doivent toujours être le privilège de la vérité, car « rien n'exige que l'on manque aux égards dus aux personnes » (ib., p. viii). En quelques mots il nous indique le contenu de son livre : « J'ai entrepris de parler de la règle de foi. Faire voir la nécessité et le caractère d'une telle règle, montrer qu'elle ne se trouve pas dans le Protestantisme, mais uniquement dans l'Église catholique, voilà en trois mots l'objet de cet opuscule » (ib., p. xi).

L'ouvrage est divisé en trois parties : règle de foi en général ; — règle de foi protestante ; — règle de foi catholique. — Les passages les plus frappants sont : celui où l'auteur, d'après un écrivain français, signale les variations du protestantisme sur le Canon et le nombre des livres saints (p. 28); — celui où il montre qu'il n'y a pas de cercle vicieux à prouver l'infailibilité de l'Église par l'Écriture (p. 42 et suiv.); — celui où il développe les difficultés que présente l'interprétation du texte sacré (p. 64 et suiv.); enfin le passage relatif à la fidélité de la Vulgate (p. 179). Un détail assez curieux qui dévoile la force d'argumentation des ministres protestants : un différend s'étant produit, à l'occasion d'une délimitation de paroisse, entre l'évêque de Montréal et les Sulpiciens de cette ville, on en fit une objection contre l'unité de l'Église (p. 274). — Dans la conclusion de l'ouvrage (p. 289) est une liste intéressante des principaux protestants revenus depuis le commencement du siècle au catholicisme.

Ce travail est sérieux, et mérite d'être lu, même dans un pays où depuis quelque temps les cours de religion et les apologies se multiplient : on y trouvera une doctrine toujours très-sûre, puisqu'elle a été puisée à Rome même et que le livre est comme un abrégé des ouvrages spéciaux des PP. Perrone et Franzelin. Nous n'y ver-

rions qu'un léger défaut à signaler : la longueur des citations. Mais comme heureusement ces citations sont bien choisies et prises dans de bons auteurs, on les accepte assez volontiers. Encore une petite observation : M. Bégin, qui parle un français aussi pur que s'il avait été élevé à Paris, ne devrait pas ignorer que M. Scherer, « célèbre docteur protestant de Genève » (p. 37), a renoncé depuis longtemps à la théologie, et, grâce à la politique, est devenu sénateur. Il est juste d'ajouter que sa qualité actuelle n'enlève rien à la valeur des aveux qu'il laisse échapper et dont notre auteur profite.

71. LES ÉLÉMENTS RAISONNÉS de la religion, par M. l'abbé A. VAN WEDDINGEN, docteur en philosophie et en théologie, aumônier de la Cour (de Bruxelles). — 4 volume in-8° de XXII-463 pages (1875), chez Palmé à Paris, et chez Lebrocqy à Bruxelles; — prix : 4 fr. 50.

La méthode rigoureusement philosophique adoptée par l'auteur donne à ce nouveau cours d'instruction religieuse une valeur que nous relevons tout d'abord. *Éléments raisonnés* est bien le mot; et, quand on y a serré de près les arguments, on voit du premier coup qu'il n'y a rien à répondre, pour peu que la logique ait empire sur un esprit. M. Van Weddingen est un solide métaphysicien, formé évidemment à noble école, développé par la méditation, enrichi par les connaissances les plus variées, mais les plus positives. Il ne faut point chercher auprès de lui l'à-peu-près : on y trouve le complet, le carré, le résistant. Remarquable et fructueux serait un catéchisme de persévérance fait sur ce patron, et le plus beau carême, les plus utiles conférences en seraient aisément tirées. « Ces *Éléments*, dit l'auteur, « ont été écrits sur l'invitation expresse de nos supérieurs et à la demande de quelques directeurs de collèges qui désiraient les utiliser dans les cours d'humanités, ou les donner en lecture à leurs élèves » (p. VII). » Or, ils répondent absolument à un but aussi excellent.

Le procédé populaire de démonstration chrétienne remonte du fait de l'Eglise, existant sous nos yeux, à son divin fondateur et à la révélation elle-même; l'Ecole, au contraire, descend, par voie synthétique, de la révélation, prouvée au début, jusqu'à l'Eglise, qui en est l'infaillible interprète. On a voulu voir réunies ici les deux méthodes, qui du reste se complètent l'une l'autre, et on les y rencontrera. M. l'abbé Van Weddingen se défend d'avoir fait une œuvre de polémique et de controverse : cela est vrai, il ne l'a pas faite; et pour-

tant il attaque si sûrement et si vivement l'erreur dans ses principes, que nul polémiste ne parlerait autrement que lui.

Il s'attache surtout à établir le fait historique de la révélation et l'organisation donnée par Notre-Seigneur à la doctrine évangélique dans l'Eglise qu'il a fondée. Les dogmes sacrés en particulier sont exposés assez brièvement. Ce qu'il importe de démontrer, c'est que, de fait, *Dieu a parlé à l'homme* pour l'instruire et le guider jusqu'à lui, qui est sa fin. Au surplus, pour être vraiment sérieuse et féconde, l'étude des mystères sacrés exige et suppose des connaissances philosophiques et historiques assez étendues, qui ne sont point entrées dans le domaine intellectuel de tout le monde : il faut s'exprimer, dès lors, de manière à satisfaire les esprits réellement cultivés et ceux qui le sont moins. Or, avec notre auteur, quelle que soit sa bonne intention et son désir relativement à ceux-ci, les premiers seront mieux dans leur élément.

Les grandes divisions adoptées sont les suivantes. — Après une instruction générale, qui nous a frappé par la lucidité et la force d'exposition, sur l'importance de la question religieuse et sur l'invincible besoin qu'a l'homme de se rattacher au ciel, une première partie nous offre ces préliminaires utiles : de la certitude en général, de la certitude religieuse spécialement ; dans quelles conditions on peut profiter d'une étude pareille et conquérir la lumière de l'âme ; puis, l'existence incontestable d'un principe immatériel et spirituel dans le composé humain, c'est-à-dire de l'âme libre et immortelle, qu'il s'agit d'éclairer, de préserver de l'égarément qui ne peut plus se racheter au delà du tombeau. Il existe un Dieu : on nous le prouvera ; on nous décrira et on nous prouvera également ses attributs. C'est lui qui a donné à l'homme et à toute la nature leur existence : donc, entre lui et la créature il doit y avoir des rapports ; et nous voici en plein dans ce qu'on appelle *le lien, la religion, la loi morale*. Cette loi, après avoir fixé nos relations avec l'Être infini de qui nous dépendons, trace encore celles que forcément nous avons avec nos semblables, et, si l'on peut employer ce mot, avec nous-mêmes. Cette loi, elle est venue d'en haut ; nous n'en sommes et n'en pouvons être les auteurs ; elle oblige du fond de l'éternité, car elle n'est autre que Dieu parlant, c'est-à-dire la révélation. — La révélation ! elle sera l'objet des deux autres parties, et dans l'ordre que voici :

Elle doit être examinée dans sa réalité historique et dans ses titres surnaturels. La religion positive et révélée est nécessaire, et il y a des

faits, dont les interjections multipliées prétendent se substituer aux sentiments spontanés de l'âme et suppléer l'action du Saint-Esprit!

La brièveté est donc un vrai mérite, mais à la condition de ne rien ôter à la richesse du fond. Ici la difficulté est immense. Nous ne croyons pas qu'un seul auteur de méditations *pour tous les jours de l'année* l'ait surmontée jamais complètement. Chez plusieurs, les trois points proposés ne sont réellement distincts les uns des autres que par les numéros qui les divisent; en réalité les deux derniers ne sont autre chose qu'un fade commentaire de la seule idée mise en tête du sujet. Ceux qui pratiquent la méditation savent combien ce défaut fatigue un esprit avide de clarté, de choses précises et non de mots. Chez d'autres les trois idées qui forment les trois points manquent souvent de liaison logique : leur division n'est pas *adéquate*, comme dit l'école, et, sans toujours bien comprendre pourquoi, l'intelligence travaille péniblement à les enchaîner, à former un tout de ces pièces de rapport. Il faudrait qu'un sujet de méditation fût une merveille de dessin, un chef-d'œuvre d'unité et de logique; il faudrait que les trois points qu'il renferme pussent devenir les trois parties d'un discours substantiel; que la loi de la gradation y fût observée, et conduisît à des conclusions précises, à des colloques spontanés, à des résolutions motivées. Nous n'osons pas affirmer que le livre du Père Stix ait toujours réalisé cet idéal; mais il en approche souvent : plusieurs de ses sujets l'atteignent même tout à fait, et nous n'en avons trouvé aucun qui ne renfermât au moins une vérité nette, solide et pratique. Il prendra, nous l'espérons, une place distinguée dans l'oratoire de tous ceux qui aiment la prière, à côté des auteurs les plus justement estimés.

L'introduction dont M. l'abbé Le Rebours a pris soin de l'enrichir ne sera pas son moindre mérite : c'est l'œuvre d'un maître exercé dans la direction des âmes. Il réfute avec force et charité les excuses alléguées contre le devoir de la méditation; réduit à ce qu'elle est en effet la difficulté prétendue de ce saint exercice, stimule la générosité de l'âme en lui montrant, pour prix de son effort, la lumière, le courage, la consolation, en un mot le vrai progrès spirituel que peuvent seuls réaliser, avec l'aide de Dieu, ceux qui « méditent dans leur cœur. »

J. DUFOUR.

86. NOTRE-DAME DE LOURDES, par M. Henri LASSERRE; — *édition illustrée d'encadrements variés à chaque page et de chromolithographies, scènes, portraits, vues à vol d'oiseau, cartes et paysages.* — 1 volume grand in-8° de VIII-570 pages (1877), chez V. Palmé; — prix : 25 fr.

Nous n'avons plus à faire connaître le texte de ce livre. Cent quarante-deux éditions successives, en France seulement, attestent qu'il n'y a pas aujourd'hui, chez nous, d'œuvre plus répandue ni plus goûtée. C'est l'instrument principal dont la Vierge immaculée a voulu se servir pour attirer les foules au sanctuaire de Lourdes et les rattacher ainsi à Dieu et à son Christ : le choix ne pouvait être mauvais, ni le succès douteux.

Mais il manquait encore au travail de M. Lasserre, ce cachet de l'art chrétien dont le moyen âge comprenait si bien le prix et que notre siècle devait remettre en honneur, malgré les abus de la contrefaçon.

Notre-Dame de Lourdes a maintenant son *édition illustrée*. Et de quelle délicieuse parure ne s'est-elle pas revêtue ! Outre les menus accessoires, qui révèlent déjà le goût et l'intelligence des bonnes traditions, « toutes les pages du livre sans exception, dit l'éditeur, sont « merveilleusement entourées par des encadrements variés, dont les « motifs représentent, suivant le texte même du récit, tantôt les « scènes diverses de ce drame à la fois céleste et humain (l'appari- « tion miraculeuse); tantôt les paysages, les vues, les monuments « des contrées bénies où la Vierge est apparue ; tantôt la flore parti- « culière de ces sites pyrénéens ; tantôt la grotte, la basilique, les « vitraux dont elle est ornée ; tantôt les portraits des divers per- « sonnages qui figurent en cette divine histoire (Avert. p. 5). » Rien n'est exagéré dans cet nomenclature.

Voilà bien, en effet, la vallée de Lourdes, les grandes montagnes qui la dominant, le Gave qui l'arrose, les rochers qui lui donnent un air si solennel, et les frais ombrages qui tempèrent son austérité. C'est une admirable artiste que la Sainte Vierge ! Elle a une particulière et exquise affection pour la grande nature. Elle s'est montrée souvent dans les Alpes, dans les Pyrénées, aux bords de la mer. C'est que la nature est un livre divin, et qu'elle veut, en nous faisant épe-ler ses pages les plus belles et les plus saisissantes, ouvrir doucement nos âmes aux enseignements de l'ordre surnaturel.

La ville n'est pas moins fidèlement représentée. Ici, c'est dans son ensemble que l'œil l'embrasse, là dans quelques-uns de ses dé-

tails les plus caractéristiques. Ville immortelle et à jamais bénie, dont le rayonnement s'étend sur le monde entier et que le pèlerin ne se rappelle pas sans une vive, profonde et sainte émotion ! Ville chrétienne aussi dans sa vie intime comme dans le mouvement de la piété étrangère. Et c'est là, sans doute, un des attraits qui ont incliné vers elle sa céleste patronne. Puisse notre prétendue civilisation n'y pas trop laisser son empreinte !

Ille du Châlet, roches Massabiellès, grotte sanctifiée par la présence de la Vierge, c'est bien vous aussi que j'aperçois ; et je sens que mes genoux fléchissent, et que des larmes se remuent dans mes yeux, et que la prière monte de mon cœur à mes lèvres. Votre aspect a un peu changé depuis 1858. C'était utile et même nécessaire. Il fallait aux pèlerins un accès commode, et des abris aux malades, et à tous un grand et magnifique sanctuaire. L'élu de la Providence, le plénipotentiaire de la reine du ciel a pourvu à tout. Il a dignement logé sa Souveraine et rendu facile l'abord de son trône terrestre. Assez maintenant. Ou mieux, complétons son œuvre, mais n'en détruisons point le caractère. Il faut que l'on puisse, dans la prairie privilégiée, suivre encore les pas de Bernadette et retrouver quelques brindilles oubliées par l'innocente bergère.

Elle est là aussi, la simple et gracieuse enfant, au bas et sur le contour des pages, seule, dans l'extase de ses visions, ou avec ceux dont la foi lui a composé un cortège, et non loin de l'écrivain que la double vocation du talent et de la reconnaissance a fait son biographe. Le capulet de la paysanne a cédé la place au voile des religieuses. Le monde n'était pas fait pour cette messagère des volontés célestes. Et puis, entre la glorification du Thabor et celle des collines éternelles, n'y a-t-il pas toujours, pour les prédestinés, l'oraison solitaire des Oliviers et le martyre du Calvaire ? Bernadette, obscure et souffrante, achève au couvent de Nevers ce qu'elle a commencé au pied de ses chères montagnes.

Les artistes, pas plus que l'historien, ne pouvaient oublier celui que nous nommons tout-à l'heure, et à juste titre, le plénipotentiaire de Marie. Le voici, ce grand et saint curé de Lourdes, qui compterait encore parmi les hommes les plus remarquables de notre époque, lors même que le ciel ne se serait pas chargé d'immortaliser sa mémoire. Le voici en buste, en pied, au premier plan ou dans la pénombre. Mais quelques-uns trouveront qu'on ne l'a pas assez reproduit, et surtout qu'on ne l'a pas fait assez ressemblant. Étrange vie

que la sienne ! Toujours oublieux de lui-même et constamment en relief ; sans cesse contredit, et toujours triomphant ; seul à l'œuvre, mais espérant contre toute espérance, achevant ce que l'on croyait à peine commencé, réalisant ce qu'on jugeait impossible. Tout ce qui s'est fait de grand aux roches Massabiellles a, pour ainsi dire, passé par ses mains. A peine remplacé au sanctuaire du Gave, il fait surgir de terre une œuvre plus grandiose encore. Son église paroissiale, première et dernière station du pèlerinage, ainsi qu'on l'a justement remarqué, rappellera bientôt les meilleurs et les plus splendides monuments des siècles chrétiens. D'où viendront pour cela les ressources matérielles ? De toutes parts, de Dieu et des hommes. Elles manquent aujourd'hui, et les travaux menacent de languir ; mais là, c'est l'ordinaire, tout est sauvé alors que tout semble perdu. Nous verrons donc, dans la seconde édition illustrée de *Notre-Dame de Lourdes*, ce bel édifice couronnant la ville du miracle. Nous voudrions y voir aussi, rayonnant de bonheur, dans un beau et suave crépuscule, le visage aimé du pasteur, si humble et si intrépide, dont le nom restera attaché à tant de merveilles. LE VERDIER.

87, LA JEUNE PERSONNE et la Vierge chrétienne à l'école des saints, par le P. J. BERTIER, missionnaire de Notre-Dame de la Salette. — 4 volume in-18 de 500 pages (1871), chez Baratier frères et Dardelet, à Grenoble, et chez les PP. missionnaires, à la Salette (par Corps, Isère) ; — prix : 4 fr.

Au milieu des innombrables élucubrations qui pullulent de toutes parts, sous tous les noms et sous toutes les formes, c'est une bonne fortune de rencontrer par hasard un bon livre. Il y en a si peu ! En voici un.

Ce n'est pas un traité à la manière de saint François de Sales ou de sainte Thérèse. Aujourd'hui peu de personnes lisent les gros livres, et surtout les livres de haute spiritualité. C'est ce que l'on pourrait appeler un *manuel* de direction, ou pour me servir d'une expression de saint Bernard, rappelée par l'auteur, *une sorte de miroir vers lequel, à toute heure, il faut tourner ses regards*.

Cependant, bien que l'ouvrage soit court, cela ne veut pas dire qu'il manque de substance. Il est fait pour trois sortes de personnes : pour la jeune fille destinée au mariage ; pour celle qui doit rester vierge et vivre dans le monde sans faire les vœux de religion ; et enfin pour celle qui doit mettre sa virginité sous la garde de la religion, mais qui est destinée à passer sa vie hors du cloître, au service des malades et des pauvres.

s'ennuie prodigieusement dans son manoir solitaire, battu par les vagues.

Un beau jour, Guillaume, l'enfant prodigue et longtemps insoumis, rentre au foyer paternel. Il se convertit, et sa conversion est l'œuvre de sa douce et charmante cousine, Antoinette. « Le Dieu trop oublié de son enfance, infini dans ses miséricordes, devient le Dieu qui réjouit et renouvelle sa jeunesse. »

En dire davantage, serait ôter tout le charme de l'imprévu à cette délicieuse et édifiante histoire. Nous voulons laisser au lecteur tout l'intérêt que nous avons éprouvé nous-même à parcourir ce livre charmant. En son genre, c'est un petit chef-d'œuvre que nous pouvons louer sans réserve.

91. ROME ET VENDÉE, scènes, tableaux et récits : par J. CRÉTINEAU-JOLY. — Première série. — 4 volume in-12 de II-260 pages (4876), chez Bray et Reaux : — prix : 3 fr.

Les récits qui composent ce volume n'avaient point paru encore : ils ont été recueillis dans les papiers posthumes de M. Créteineau-Joly. Ce sont des travaux de jeunesse pour la plupart, où l'on trouve déjà en possession de lui-même ce beau talent qui devait briller plus tard par des œuvres magistrales telles que *La Vendée militaire*, *l'Histoire de la Compagnie de Jésus*, *l'Eglise romaine en face de la révolution*, *Louis-Philippe et l'Orléanisme*, etc. Même fougue, même vie, même force de tableaux et de style ; mêmes défauts aussi, trop grande abondance d'images, abus des oppositions de mots : au total, productions originales, pleines de puissance, de séve, de vérité, et surtout d'honnêteté. La noble passion de Créteineau, qui s'éveille en lui avec la raison et ne s'éteint qu'à la tombe, c'est la haine des ennemis de l'Eglise, des ennemis de la société par conséquent, car il n'a jamais pu séparer ces deux choses, indivisibles de leur nature. Il leur a fait une guerre sans merci comme sans trêve, et l'on se souviendra longtemps des coups qu'il leur porta, des masques qu'il déchira.

Or, ce nouveau livre est de la famille des premiers. Quand on l'a lu, on se sent dévoré d'une indignation plus grande contre les méchants et les corrompus, d'un amour plus vif pour tout ce qui est loyauté, honneur, conscience et droiture. Là est son singulier mérite. En écrivant la vie de Créteineau, M. l'abbé Maynard annonçait cette publication, et disait d'elle, avec l'autorité de sa critique et de son talent : « Déjà c'est l'entrain de son courage, la verve si pénétrante

« de sa polémique, le glaive acéré de son style; mais tout cela avec
« une grâce de touche et une fleur de sentiment qu'on ne lui aurait
« peut-être pas soupçonnées sans la peinture des charmantes héroïnes
« et des intrigues pathétiques enfantées ici par son imagination
(*Crétineau-Joly*, p. 151 et suiv.). »

Rome et Vendée, ce sont les deux théâtres de ces nouvelles, les deux sujets de ces tableaux. L'auteur avait habité, comme secrétaire de l'un de nos ambassadeurs, et alors qu'il portait encore la soutane du séminariste, la capitale des papes et du monde catholique. Il commence par nous décrire le Vatican, non-seulement dans ses magnificences artistiques, mais dans son action morale et sociale. C'est un morceau assez court, mais digne de cette plume et de ce cœur. La description d'un conclave nous mène ensuite au Quirinal. « C'est sur
« ce mont que Salluste écrivit son histoire, c'est sur ce mont que
« Pompée rêvait ses conquêtes. Leurs splendides villas étaient situées
« sur l'emplacement même qu'occupe aujourd'hui ce palais. Napo-
« léon l'avait désigné pour en faire la demeure de l'enfant qu'il sacra
« roi de Rome à sa naissance, et le vieillard qu'il avait dépossédé de
« son empire, que le gendarme Radot arracha de ces murs pour le
« traîner captif au char du conquérant, ce vieillard venait de mourir
« dans Rome. On procédait à l'élection de son successeur; et les
« portes de bronze du Quirinal, qui ne s'étaient jamais ouvertes
« pour recevoir l'enfant qu'un caprice impérial lui donnait pour
« maître, l'enfant qui languissait alors sous la serre des aigles autri-
« chiennes, lorsque son père mourait de désespoir, prisonnier de
« l'Angleterre; les portes de bronze roulaient sur leurs gonds; elles
« saluaient chaque cardinal entrant, dans tout l'appareil de sa puis-
« sance, pour donner à Jésus-Christ un vicaire, et au monde un suc-
« cesseur des apôtres. A la vue de ce peuple chrétien se pressant
« autour des deux chevaux que la Grèce légua à Rome comme un
« héritage et un ornement, de ces deux chevaux courroucés que la
« main d'un esclave contient, symbole des passions que la foi com-
« prime; à la vue de ce Quirinal où de si graves intérêts vont se
« discuter avec le calme qui convient à de semblables délibérations,
« je compris tout ce que la religion avait encore de puissance sur les
« cœurs, l'empire qu'elle avait dû exercer quand le philosophisme
« n'avait pas desséché les âmes, ou remplacé l'enthousiasme par
« l'égoïsme, la foi par des passions mercantiles, la religion par la
« plus déplorable de toutes les erreurs, l'indifférence (P. 17). »

Cette citation est longue : on nous la pardonnera, et nous y ajouterons ces autres lignes vraiment belles : — « Voltaire, battu en brèche
 « par le dix-neuvième siècle qu'il ne peut plus corrompre, a perdu
 « le droit de faire le mal ; et, malgré toutes les calomnies dont ces
 « deux hommes (Bayle et Voltaire) ou leurs héritiers chargèrent
 « l'Eglise romaine, l'Eglise romaine, triomphante de tous ses enne-
 « mis, de toutes leurs attaques, passe sur cette écume ; et, se renou-
 « velant sans cesse, elle reste immobile quand tout change autour
 « d'elle, quand les trônes qui l'ont protégée à son berceau disparais-
 « sent abîmés dans les tempêtes, ou tombent sous le coup de ces
 « conspirations de bien public et de liberté, n'entassant sur les
 « nations crédules que des calamités et l'esclavage (P. 27). » —
La Saint-Pierre à Rome décrit les belles solennités de ce jour, alors
 que le Souverain-Pontife pouvait encore donner, du haut de la basi-
 lique vaticane, cette bénédiction *urbi et orbi* qui offrait bien le spec-
 tacle le plus grandiose et le plus sublime qui se puisse voir sur la
 terre. Mais l'auteur, en parlant de la statue de bronze de saint Pierre,
 a tort de répéter la vieille fable que ce fut jadis un Jupiter olympien :
 rien n'est moins prouvé (p. 33). Autre tableau intéressant de l'*As-
 somption à Sainte-Marie-Majeure*, cette autre basilique si merveil-
 leusement magnifique ; puis celui des *moines et des couvents à Rome*,
 sujet de tant de déclamations ridicules et pleines d'ignorance ; il
 fournit à Créteineau (p. 63) une tirade sur l'Inquisition qui, rédigée
 dans un sens ironique, pourra n'être pas comprise de plus d'un lec-
 teur, et peut-être laisser une impression regrettable. La vie monas-
 tique, dans ses grandeurs morales, les services qu'elle a rendus au
 monde, sont là exposés avec l'énergie de la conviction et une admi-
 ration justement passionnée. Rome est encore *le champ d'asile des
 grandeurs déchues* : sixième et dernière étude, où l'auteur laisse
 aller sa plume au courant de ses sentiments royalistes.

Ils se montrent sur leur vrai terrain, ces sentiments, dans la se-
 conde partie, consacrée à la Vendée. Quelles scènes de sauvagerie
 d'une part ! quels héroïsmes de l'autre ! quelles histoires aussi tou-
 chantes qu'épouvantables ! quels monstres à côté des anges ! Voyez,
 dans cet entrepôt de Nantes où Carrier accumule les suspects, les
 innocents, les victimes : c'est une vieille mère craintive, c'est sa
 jeune fille qui veut la sauver, et qui, héritière d'un grand nom, con-
 sent enfin à épouser un des geôliers, à la condition que sa mère sera
 épargnée. Et le lendemain on appelle à la mort la pauvre femme,

qui tombe sans connaissance : Sophie profite de ce moment, s'enveloppe du manteau de sa mère, se substitue à elle, et à sa place est précipitée dans la Loire... Le geôlier, à ce coup, est vaincu dans sa férocité révolutionnaire : redevenu homme, il consacrera le reste de sa vie à entourer de soins celle qui n'a plus de fille. — Et quel récit que *la Révolution en tournée*? On a des larmes dans les yeux en fermant le livre, et aussi de l'indignation plein le cœur. Quels étaient donc ces bandits, pires que des cannibales, lancés en colonnes infernales sur les provinces de l'Ouest? Rien d'humain, vraiment, ne leur restait plus; les bornes de la sauvagerie connue étaient déplacées; jamais, incontestablement, le monde n'a vu de telles horreurs. — Et maintenant, dans la nuit du 15 au 16 janvier 1793, transportons-nous au Raincy : une scène d'affreuse débauche nous y présente le duc d'Orléans, le lâche qui bientôt assassinera Louis XVI, nous le présente, dis-je, parmi les hideux conventionnels à qui il s'est livré, et qui viennent lui intimer l'ordre de voter le lendemain pour la mort du roi. Crépineau excelle dans ces peintures; sa généreuse colère lui fournit des accents d'une éloquence vibrante, à laquelle on ne résiste pas. « C'est une consolante et morale pensée, disait à la cour des pairs le procureur-général en 1836, que de trouver dans « le régicide un homme perdu d'honneur (p. 153). » — Un autre récit, *Quatre cents prêtres et un comédien*, nous ramène à Nantes. Ces prêtres sont enfermés au château, et les sans-culottes ont résolu de les massacrer en masse : une de ces boucheries qu'ils aiment, où ils sont experts. C'est un comédien, Gourville, qui, au risque de sa vie, en se faisant donner la garde des portes, arrêtera les meurtriers; et toute sa vie cet homme se félicitera de sa belle action, qui lui a mérité l'honneur de mourir en chrétien. — Avec *un président de tribunal révolutionnaire* nous pénétrons dans ces antres de sanglante tyrannie qu'alors on appelait des tribunaux. Un odieux personnage, type alors commun, nous y apparaît. C'est aussi de l'or, autant que la satisfaction de ses rancunes envieuses, qu'il cherchera dans le supplice de ses victimes. Il se fera donner la fille d'un riche propriétaire qu'il dévoue à l'échafaud. Celle-ci, à cette nouvelle, perd la raison, et le prétendu juge l'envoie elle-même sous le couteau, afin d'avoir à lui seul toute la fortune. Il devait vivre longtemps encore, ce monstre épouvantable; il devait voir la Restauration; et jusqu'au dernier souffle il vantera *la grande époque* et regrettera *la liberté* que ses pareils faisaient goûter à la France. — Plus touchante est

l'histoire, — chef-d'œuvre de narration, — d'un officier républicain qui sauve, lui, une jeune héritière, la protège, lui fait rendre ses biens, et à son tour, quand les jours de revers sont venus pour son parti, trouve dans sa reconnaissante pupille la protection qui l'arrache à la mort. Que de généreux sentiments, que de nobles natures, parmi des scènes qui donnent le frisson! — Enfin, on lira avec non moins d'intérêt la conversion de l'un des buveurs de sang de 93. La grâce l'a visité, ses yeux se sont ouverts, son cœur a pleuré : il a demandé au sacerdoce le divin pouvoir de réparer ses forfaits. Retiré dans la ville de Constance, où l'on ignore son passé, il n'est connu que sous le nom du *saint*, et ses dernières années se passent au chevet des malades et dans le galetas du pauvre.

V. POSTEL.

92. LA ROYAUTE FRANÇAISE, par M. J.-B. V. COQUILLE, rédacteur du *Monde*.
— 4 volume in-8° de XVI-540 pages (1874), chez Lecoffre, à Lyon et à Paris;
— prix : 5 fr.

Quand on aborde les sujets politiques, — et nous ne le pourrons faire ici nous-mêmes, — il y faudrait apporter toujours la haute raison, la droiture, la science de l'histoire, dont M. Coquille nous donne l'exemple dans ce grand et beau travail, où nulle part on ne s'arrête à la surface, mais où toute chose est étudiée, discutée, exposée dans les profondeurs. Le style, un peu saccadé si l'on veut, ne laisse pas que d'être parfaitement clair, en servant d'instrument à de justes pensées. Au résumé, c'est plus encore une noble page d'histoire qu'une démonstration proprement dite, bien que cette démonstration soit le but principal, et assurément il n'en est que mieux atteint. « Rétablir la théorie complète de la monarchie française, la dégager des préjugés que l'esprit de parti et l'ignorance accumulent depuis un siècle, tel est notre but. Nous la présentons telle qu'elle est, en droit et en histoire, comme le moyen le plus simple, le plus naturel de gouvernement, celui qui s'adapte le mieux aux droits, aux intérêts, aux sentiments, aux périls, aux vœux des populations (p. 1). » L'auteur se plaît à prouver, nos annales en mains, que les rois de France n'étaient point ces amis exclusifs et ces alliés de la seule noblesse qu'on nous a dits ; mais que la bourgeoisie et l'ouvrier eurent en eux de paternels protecteurs au même degré. Il croit, par suite, qu'il n'y a ni plus ni moins d'égalité aujourd'hui qu'autrefois ; la fortune, dit-il, le talent,

le hasard, mettent entre les hommes des différences qu'aucune forme d'administration ne saurait effacer. Le verbiage moderne ne le séduit ni ne l'ébranle ; les vieux principes d'ordre social, consacrés par l'expérience des siècles, voilà son *credo* politique, et là est le solide mérite de son œuvre. Il rappelle que rien n'a été trouvé de mieux que ce que la nature elle-même établit ; il lui faut un caractère de fixité et de prévoyance qui maintienne au plus haut degré l'unité nationale : d'où son aversion pour le système électif, où, s'appuyant sur l'exemple de la Pologne, il découvre des vices radicaux qui l'effraient. Nous indiquons sans discuter, n'en ayant pas le droit dans une publication comme la nôtre. Il nous sera permis du moins de citer ces lignes, qui appartiennent à l'ordre philosophique et religieux. — « La philosophie irréligieuse qui envahit les esprits nie le péché originel, déclare l'homme bon et infallible. Ce soin de gouverner la société que Dieu se réservait, elle l'attribue à l'homme, et ne veut pas qu'il soit soumis à un gouvernement qui n'émane pas de lui. Cette notion de l'ordre social implique que le droit seul existe en nous, et non le devoir... Le droit de l'homme sur lui-même n'est-il pas limité ou dirigé par les principes d'ordre supérieur qui doivent régler ses pensées et ses actions (p. 8) ? »

Pour M. Coquille, les réformes auxquelles on est arrivé, et qui ont, dit-il, une valeur contestable, étaient en germe dans la réforme des parlements par le chancelier Maupeou. En conservant l'illustre chancelier, que la fermeté de son caractère et de son esprit élevait si fort au-dessus de ses tristes successeurs, Louis XVI suivait une ligne facile. La royauté fortifiée n'avait plus à se mettre en question. Les philosophâtres et les fameux économistes créèrent une opinion factice, sous laquelle le roi, privé des conseillers de Louis XV, succomba aisément. On sait comment, alors, le grand mouvement de régénération fut détourné des voies honnêtes où il eût donné tous ses fruits, et les abominations de 93 firent leur entrée sur la scène du monde. Mais la royauté française, malgré quelques écarts et plus encore de défaillances, est demeurée jusqu'au dernier jour pleine de grandeur et d'éclat ; et Louis XVI, immolé pour la foi catholique, ainsi que l'atteste la célèbre allocution de Pie VI, a dépassé dans son martyre toute magnanimité assignable. L'auteur voudrait donc qu'on reprît les choses au point où commença la déviation, et il remercie Dieu qu'il se trouve de par le monde un héritier du sceptre comprenant ainsi la situation. Il s'étonne que nous revenions si sou-

vent à des assemblées *constituantes*, comme si rien n'était constitué et n'avait vic. Encore une fois, c'est la stabilité qu'il cherche .L'idée du *plus capable* le trouve incrédule. « De quel droit un homme se « prétendrait-il plus capable qu'un autre? Où est son diplôme? La « question de capacité arme du même droit tous les ambitieux et « tous les charlatans (p. 16). » Telle est l'introduction.

Le corps de l'ouvrage ne saurait être complètement analysé, tant on y a réuni d'observations, de pensées toujours grandes et vraies, d'allusions et de souvenirs historiques, de raisonnement vigoureux. Bornons-nous donc à des indications sommaires et au plan général. — Le tout est condensé en douze chapitres, où l'on examine : ce qu'il convient d'admettre relativement à l'Empire et à la Royauté, placés dans l'histoire l'un en face de l'autre ; — ce que c'est que l'hérédité monarchique, d'où elle est née, ce qu'elle représente, ce qu'elle veut, ce qu'elle garantit ; — le manifeste de M. le Comte de Chambord ; — ce que doit être un gouvernement si l'on veut qu'il fasse le bien et qu'il dure ; — considérations sur l'armée, sur le système impérial, la liberté politique, la société moderne, le suffrage universel, l'athéisme dans l'Etat, l'instabilité en France, et enfin ce qu'on a appelé la *fusion*, mot évidemment mal choisi. Quels horizons présente ce cadre ! ou plutôt, quelle est la question politique qu'on n'y puisse rattacher naturellement ?

Relativement à la société moderne, M. Coquille est convaincu que l'administration despotique du premier Empire n'avait rien constitué, parce qu'elle n'était que le régime antérieur nettoyé et soumis, où à chaque instant il était à craindre que le fond ne devînt le dessus. Il admire comment se fit sans difficulté la restauration de l'autorité héréditaire, quelle force donc il y avait dans ce principe. « Les « Bourbons alors règnent sans violence, parce qu'ils se fondent sur « la plus longue prescription que mentionne l'histoire, c'est-à-dire « sur le consentement national le plus prolongé. Personne n'ignore « que la prescription a pour base le consentement le plus certain, « puisqu'il n'a pu être ni surpris ni violenté, et qu'il s'est perpétué « de génération en génération (p. 327). » Suivent, sur le suffrage universel, sur les événements derniers, sur les systèmes adoptés par le second Empire, des appréciations qu'il nous est interdit de citer dans la *Bibliographie*. « L'idée idolâtrique, l'idée arienne, ma- « hométane, l'idée protestante, l'idée révolutionnaire, ont noyé le « monde dans le sang ; elles ne sont arrivées à la domination que

« par de sanglantes victoires : le catholicisme seul s'est établi en
« versant uniquement le sang de ses enfants (p. 330). » Le mal
présent n'est pas seulement en France, il est dans toute l'Europe,
et au delà même. L'auteur le constatera avec quelque détail, en par-
courant les divers États et les questions pendantes du jour, sans
omettre celle qu'on appelle la question d'Orient, qui est toute catho-
lique, et qu'a si bien comprise le Saint-Siège. Reste ce qui a pour
étiquette « la civilisation moderne », formule hégélienne impliquant
un développement fatal de forces opposées : c'est le sens qui ressort
des écrits de M. Guizot. On trouvera, p. 338, de curieuses apprécia-
tions sur la conspiration orléaniste de 1815.

« L'islamisme a ruiné l'Asie-Mineure, aussi étendue, aussi peuplée
« que la France, couverte des innombrables villes et des richesses
« agricoles et industrielles qu'y accumulait la civilisation gréco-ro-
« maine. Les Arabes et le Coran ont passé par là, et en moins de
« deux siècles la population s'est éteinte, et la vie nomade a rem-
« placé la vie civilisée. La Révolution est une sorte d'islamisme,
« puisqu'elle nie comme lui le droit de propriété, la famille et le
« christianisme. Elle est iconoclaste comme lui ; mieux que lui elle
« brûlerait les monuments et les bibliothèques. Par l'incendie de
« Paris, elle a porté sur elle-même le jugement définitif. La civili-
« sation française n'est ni plus brillante ni plus solide que la civili-
« sation grecque (p. 449). »

On lira avec un intérêt redoublé le chapitre xi^e, sur l'instabilité
en France, et, dans le xii^e, sur la *fusion*, ce qui concerne les princes
d'Orléans. Il nous semble difficile d'atteindre plus juste, de s'élever
plus haut, de mieux voir, de raisonner plus logiquement et avec
plus de force. Nous en dirons autant des pages 497 et suivantes, si
lumineuses, si magnifiquement nettes, relatives à la situation pré-
sente du droit royal parmi nous, et nos lecteurs comprendront notre
profond regret de ne pouvoir leur fournir que ces indications géné-
rales et vagues. Nous serions heureux du moins qu'elles les portas-
sent à consulter un pareil livre, qui est bien vraiment un ample et
complet traité. On en devine les conclusions. Nous ne jugeons guère
possible qu'un esprit de bonne souche s'y soustraie après avoir lu
les prémisses. Vainement objecterait-on qu'en tout cela il y a beau-
coup de métaphysique, que les choses humaines ne se conduisent
guère avec cet absolu ; l'absolu est dans la nature de la vérité, et la
métaphysique, dûment appliquée, ne nuit à rien en ce monde. M. de

Bonald écrit à bon droit : « La raison est, dans la société comme
 « dans l'homme, le seul principe de la force durable et continue,
 « bien différente de cette violence passagère commune à tous les
 « peuples enfants. » Et Joseph de Maistre : « L'histoire n'a qu'un
 « cri pour nous apprendre que les révolutions commencées par les
 « hommes les plus sages sont toujours terminées par les fous ; que
 « les auteurs en sont toujours les victimes, et que les efforts des
 « peuples pour créer ou accroître leur liberté finissent presque tou-
 « jours par leur donner des fers. »

V. POSTEL.

93. SALUT DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS. : quatre motets nouveaux à deux voix, avec accompagnement, par le R. P. DELEVAL, de la congrégation du Très-Saint Rédempteur. — In-4° de 27 pages, plus les parties séparées (sans millésime), chez Mme Vve Casterman, à Paris et à Tournai, et chez Kittler à Leipzig; — prix : 3 fr.

Ces quatre motets sont les suivants : *O salutaris Hostia*, *Sub trium præsidium*, *Cor Jesu charitatis victimam adoremus*, *Tantum ergò*. On les trouvera d'une exécution assez facile et d'une longueur convenable pour les bénédictions du Saint-Sacrement. Leur mérite est dans l'accompagnement qu'y a joint l'auteur, et qui est de bonne facture. On sent un musicien expert dans son art, qui sait tirer parti de toutes les ressources musicales. Nous voudrions pouvoir faire le même éloge des motifs et de l'inspiration. C'est toujours ce que nous avons relevé dans les précédentes publications du P. Deval : rien de saillant, rien qui parle à l'âme, pas de trait ni d'originalité ; « un bon ordinaire », s'il était permis d'employer un terme pareil. Cela a dû être composé un jour de pluie, sous les brumes du Nord.

On eût aimé aussi un peu plus de respect pour la prosodie latine, trop universellement maltraitée par nos compositeurs français. Il n'y a pas ici, comme en d'autres recueils, de ces fautes qui sont tout bonnement des énormités ; mais nous rappellerons au vénérable auteur que, dans *charitatis*, la pénultième *ta* ne peut en aucun cas être traitée comme une brève (p. 14 et *alibi*) ; que, dans *venite*, *ni* est essentiellement long (pp. 19, 21, etc.) : que, dans *hostia*, *ostium*, *laudatio*, il n'est jamais permis d'appuyer sur *ti*, pas plus que sur *li* dans *auxilium* (pp. 2, 3, etc.). C'est surtout dans les chants consacrés à louer Dieu qu'il importe de viser à la perfection du langage, chose aisée avec un peu d'attention, et la mélodie y gagne, loin d'en souffrir.

Pourquoi ne s'efforceraient-on pas aussi de se pénétrer du sens des paroles pour y adapter le ton qui lui convient : prière, humilité, joie, espérance, adoration, et le reste ?

Malgré ces observations, nous le répétons, ces morceaux ont leur mérite d'harmonie, et ils ne dépareront point nos solennités religieuses.

94. LES SANCTUAIRES DES PYRÉNÉES, *pèlerinages d'un catholique irlandais*; traduit de l'anglais de LAWLOR, esq., par Mme la comtesse DE L'ECUYER. — 4 volume grand in-8° de 248 pages, deux gravures, l'une de Bétharram, l'autre de Lourdes (1875), chez Alfred Mame et fils, à Tours; — prix : 5 fr.

La magnifique région des Pyrénées est, dans le monde chrétien, l'une de celles où, sans contredit, se rencontrent le plus de sanctuaires illustres, élevés à la Très-Sainte Vierge en souvenir de miracles opérés par sa douce intercession. Réunir en un seul volume toutes ces histoires, toutes ces descriptions, était une pieuse et louable idée; mais les encadrer dans un voyage réellement accompli, dont le récit même implique un charme de plus, valait mieux encore : et c'est ce que nous donne aujourd'hui Mme la comtesse de l'Ecuyer, en l'empruntant à un pèlerin de langue anglaise, pèlerin plein de foi, disert, ami de la poésie, sachant parfaitement narrer, ne s'attardant point dans les détails inutiles, mais d'autre part n'omettant rien de ce qui peut instruire et plaire. A côté des annales certaines il recueille la légende, rapporte les miracles, redit les cantiques populaires, que le traducteur a rendus en très-bons vers français, soit comme épigraphes des chapitres, soit dans le texte même du récit. Telles ces deux strophes gracieuses :

Bétharram brave la tempête,
Garaison est resplendissant ;
De Buglose voyez la fête ;
Portez vos regards en avant :
Du couchant à l'aurore,
Des temples relevés !
Pourquoi faut-il encore
Des autels renversés ?

A l'œuvre donc, nos frères !
Non, non, plus de retard :
La meilleure des mères
L'attend de notre part.

jamais se résoudre à accepter le sacerdoce. Son opuscule, publié huit ans après sa mort, fut accueilli d'une manière très-favorable par les personnes les plus versées dans la spiritualité. Il est, en effet, très-solide, plein d'onction et de fraîcheur, et d'un fort bon style.

114. L'ENFER : *S'il y en a un, — ce que c'est, — comment l'éviter; —* par Mgr DE SÉGUR. — In-32 de 142 pages (4876), chez Tolra; — prix franco : 50 cent. (25 exempl., 40 fr.)

Deux jeunes sous-lieutenants, en 1837, visitaient les monuments de Paris. Dans une église, celle de l'Assomption, un pari s'engage entre eux à qui ira se confesser par moquerie. Celui qui se livre à cette bouffonnerie sacrilège reçoit pour pénitence une simple phrase qu'il doit se répéter chaque soir, pendant une semaine, avant de s'endormir : « Un jour je mourrai, mais je m'en moque ! » Et cette phrase, qui lui rappelle son inévitable destinée, le convertit. Nous connaissons tous ce trait. Or, puisque tous, aussi bien que l'officier, nous devons mourir, voyons un peu si nous n'aurions pas à redouter quelque chose d'effroyable, sans remède, l'enfer !

Eh bien ! il est impossible d'en douter, un enfer attend les méchants, c'est-à-dire ceux qui ont vécu en dehors de la volonté et des lois du Créateur. Avant même la révélation du christianisme, tous les peuples en ont eu le sentiment et la conviction. Le peuple juif, cela n'est pas douteux, avait conservé le trésor de la révélation primitive, et Dieu l'y rappelait incessamment par ses prophètes. Grecs et Latins pensent et savent la même chose ; Platon le dit expressément : « On doit ajouter foi aux traditions anciennes et sacrées qui enseignent qu'après cette vie l'âme sera jugée et punie sévèrement, si elle n'a pas vécu comme il convient » (p. 173). Aristote, Cicéron, Sénèque, rendent le même témoignage ; on connaît les descriptions du Tartare par les poètes. Bayle et Bolingbroke constatent cette croyance universelle. Le dernier écrit : « La doctrine d'un état futur de récompenses et de châtimens paraît se perdre dans les ténèbres de l'antiquité ; elle précède tout ce que nous avons de certain. Dès que nous commençons à débrouiller le chaos de l'histoire ancienne, nous trouvons cette croyance, de la manière la plus solide, dans l'esprit des premières nations que nous connaissons » (P. 18). — De telles citations avaient besoin d'être justifiées en note : le vénérable auteur ne pourrait-il, dans une édition suivante, y penser ? — Du reste, les peuplades sauvages offrent la

même preuve. Maintenant, une croyance aussi générale repose sur autre chose qu'une invention, car ce ne sont point là les choses que l'homme se plaît à inventer. Jésus-Christ et les apôtres expliquent et confirment tout. Et si l'on objecte que personne n'est revenu de l'enfer pour nous démontrer son existence, Mgr de Ségur fera voir que cette assertion, qui ne serait d'ailleurs nullement probante, est démentie par de nombreux faits. Il en apporte tirés de l'histoire des saints, et, ce qui impressionnera peut-être davantage, de l'histoire d'hier, notamment (p. 34), une épouvantable apparition arrivée en Russie, lors de l'expédition de Moscou, parmi les généraux de l'armée russe : histoire où le fameux comte Rostopchine, grand-père de l'auteur, joue le rôle de témoin. « Il y a un enfer, et j'y suis ! » avait dit l'âme... Faits de même nature à Londres en 1848, à Rome en 1873, et toujours suivis de conversions inattendues. — Si on nie l'enfer, ce n'est pas qu'on ait contre lui la moindre preuve, c'est tout simplement qu'on vit mal et qu'on fait les œuvres qui y conduisent. Serait-ce donc là une démonstration ?

Mais qu'est-ce que l'enfer ? quelle idée s'en doit-on former ? Il consiste avant tout dans l'épouvantable peine de la condamnation, accompagnée de désespoir et de haine, puis dans les horreurs du supplice du feu. Et ici encore nous trouvons une série de faits à émouvoir les plus endurcis, à ébranler les plus incrédules. Il y en a, comme précédemment, de tout récents, dont les héros survivent. Et ces peines sont éternelles, ne peuvent avoir et n'auront jamais de fin. Vainement les objections s'élèvent, la parole de Dieu imposera silence à l'homme, et le raisonnement philosophique même ne permet là-dessus aucune hésitation. — Comment éviter un pareil sort ? C'est la dernière question traitée par l'auteur, et on comprend à quels conseils pratiques elle l'amène.

Nous voudrions qu'un tel opuscule fût lu, relu, propagé parmi les esprits insoucieux qui peuplent aujourd'hui la société, et nous nous assurons que pas un n'y trouverait matière à plaisanterie, ni encore moins à se rassurer en présence d'un tel avenir. V. POSTEL.

115. ÉTUDE sur Jeanne d'Arc et les principaux systèmes qui contestent son inspiration surnaturelle et son orthodoxie, par M. le comte DE BOURBON-LIGNIÈRES. — 4 volume in-8° de VIII-380 pages, à la librairie de la Société bibliographique; — prix : 5 fr.

Lorsque, il y a quelques mois, on parla dans la presse du procès

123. HISTOIRES et anecdotes des temps présents, recueillies et mises en ordre par M. G. DE CADOU DAL. — *Seconde édition.* — 4 volume in-48 jésus de 260 pages (1870); chez V. Sarlit; — prix : 4 fr. 50 c.

La librairie Sarlit a entrepris, depuis plusieurs années, et poursuit avec persévérance, la publication d'une *Bibliothèque anecdotique des familles*, enrichie de gravures, qui peut rendre de bons services pour les distributions de récompenses dans les écoles et les catéchismes et pour les lectures en famille. Le mérite des divers volumes nous a paru assez inégal; mais voici l'un des meilleurs, et comme rédaction et comme but moral. Ce ne sont plus des contes ingénieux, d'agréables fictions, des tableaux de fantaisie, mais des exemples de vertu, de grand cœur, de dignité, de charité, de dévouement, pris sur le vif de l'histoire contemporaine. Les documents abondent, car Dieu ne laisse pas l'iniquité submerger les nations chrétiennes, et, en face du vice orgueilleux, il fait surgir l'héroïsme contraire; mais encore faut-il savoir choisir dans cette moisson et composer des gerbes bonnes et belles, capables d'attirer le regard et de former un pain de choix. M. de Cadoudal excellait à ce travail : nous ne sommes donc pas surpris que ses *Histoires et Anecdotes* aient rapidement atteint leur seconde édition, qui ne sera point la dernière, très-certainement. — Nous y voyons successivement, et rangés en un bon ordre, les traits les plus émouvants de charité dans tous les genres; puis, au second chapitre, les beaux exemples et les bonnes leçons; puis les histoires particulières d'amour paternel et de piété filiale; puis encore les missions et les missionnaires; enfin, la puissance de la prière, suivie de petites esquisses et de mélanges. Il semble difficile d'analyser autrement le livre. Les histoires, nous ne pouvons les copier; nous ne les indiquerons même pas par leurs titres : la liste en serait trop longue. Nous rendons témoignage que toutes sont parfaitement intéressantes, et que, pour le profit moral, personne ne quittera cette lecture sans emporter nous ne disons pas seulement une bonne pensée, mais un bon propos et de chrétiennes résolutions.

V. POSTEL.

124. INSTITUTIONES theologiæ moralis fundamentalis, auctore Thomâ BOUQUILLON, S. theolog. doctore, ac theologiæ professore in seminario Bruggensi. — 4 volume in-8° de 392 pages, chez Beyaert-Defoort, à Bruges, chez Van Gulick, à Bois-le-Duc, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 4 fr.

Ce volume ne comprend que les principes fondamentaux de la

théologie morale. C'est un péristyle. Mais, pris en lui-même, le travail est bon, correct et même très-soigné. Les matériaux y sont disposés dans un ordre parfait, bien superposés les uns aux autres et solidement assemblés. Voici d'abord la volonté et la liberté s'unissant pour produire l'acte humain, gênées de çà et de là par la violence, la crainte, l'ignorance et les passions, mais assez fortes pour triompher de tout et mettre hors de cause notre responsabilité et notre dignité. A côté, voici la loi ou la règle, naturelle et positive, divinée et humaine, avec ses diverses applications, ses inévitables rigueurs, ses adoucissements, ses exemptions. Puis vient la conscience, qui se place entre elle et le libre arbitre et contrôle leurs rapports. Ce juge, malgré son équité native, pouvant être influencé par les circonstances, demande à être éclairé et soutenu. M. l'abbé Bouquillon n'a pas failli à cette tâche délicate. Très-net, très-positif quand il ne faut qu'exposer et maintenir ce qui défie la controverse, il montre une grande sagesse et une remarquable prudence dans toutes les circonstances où la lumière est moins vive et la marche plus difficile. La formation de la conscience, on le sait, est le grand écueil des théologiens. S'il ne peut l'éviter complètement, au moins il le tourne avec toutes les précautions désirables. Il ne recule pas, il est vrai, devant le probabilisme dont nous avons signalé plusieurs fois déjà les mauvais côtés ; mais il s'est fait un probabilisme si bien capitonné d'explications et de réserves qu'on ne lui refusera point le laisser passer. Après tout, il suffit de s'entendre. Nous aimerions mieux cependant que les mots eussent toujours le même sens. Peut-être cela viendra-t-il. En attendant, on peut, ce nous semble, prendre pour manuel l'ouvrage de M. Bouquillon. On y trouvera, dans le fond et dans la forme, des qualités vraiment précieuses.

LE VERDIER.

125. LE PREMIER ISRAËLITE baptisé au Sacré-Cœur, avec plusieurs discours des abbés Lémann. — 1 volume in-18 de 412 pages (4876), chez Jossierand, à Lyon ; — prix : 4 fr.

Depuis qu'ils ont eu le bonheur d'ouvrir les yeux à la vérité chrétienne et d'être admis à l'honneur du sacerdoce catholique, MM. les abbés Lémann se montrent infatigables dans le zèle de leur apostolat auprès des Juifs. « Vous ne cessez pas, leur disent-ils, d'appartenir au peuple d'Israël lorsque vous adorez Jésus-Christ ; vous lui appartenez même beaucoup mieux, parce que le livre saint que vous

portez entre vos mains cesse d'être une lettre morte, et que vous entrez dans la plénitude accomplie de la loi. » — Le 17 octobre 1875, les deux vénérables prêtres avaient la consolation de baptiser solennellement, dans la chapelle du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial, un jeune Hébreu venu de l'Orient. Un moment on put compter sur la présence de l'abbé Mortara, qui avait promis d'arriver d'Italie pour cette circonstance, mais qui, au dernier moment, ne put partir, et écrivit : « Toute la journée de demain, je serai avec vous de cœur, et « je bénirai mon baptême dans celui que vous allez donner (p. 32). » La brochure que voici contient deux choses : la relation de la cérémonie du baptême, relation qui nous eût semblé meilleure si on y avait mis moins d'emphase, d'exclamations, de style ampoulé ; et les discours prononcés à cette occasion, qui font en réalité la valeur de l'opuscule.

Les frères Lénann tenaient singulièrement à ce que le premier baptême d'Israélite que Dieu leur accorderait de faire eût lieu à Paray-le-Monial. Ils professent pour le sacré Cœur une très-vive dévotion. C'est pour eux la dévotion des derniers temps, par conséquent celle qui annonce la conversion des enfants de Jacob. « La dévotion « au sacré Cœur, dit l'orateur du 17 octobre, est la dévotion des « derniers temps. Saint Jean l'a expressément révélé à sainte Gertrude, et Notre-Seigneur l'a répété lui-même à la bienheureuse Marguerite-Marie. La dévotion spéciale des derniers temps ! Comme toutes les choses d'ici-bas, cette dévotion des derniers temps a été soumise à la loi du progrès. D'abord initiale et cachée comme un germe au fond des monastères, elle a fleuri ensuite au grand jour parmi les enfants de l'Eglise ; et enfin, s'épanouissant dans un rayonnement immense, elle domine aujourd'hui, ou plutôt couronne, toutes les autres dévotions. » (P. 78). — Nous relèverons deux autres réflexions dans ces discours. L'une a pour objet l'envie excitée en l'âme du chrétien voyant un adulte recevoir l'eau de la régénération et en sortir absolument lavé de toutes ses fautes. M. Lénann veut, à très-bon droit, qu'on sente autrement : car on semblerait ne faire point de cas du bonheur d'avoir connu et servi Jésus-Christ depuis l'enfance, malgré quelques fautes que l'on a raison, d'ailleurs, de déplorer de toutes ses forces. — La seconde est relative à l'interprétation du *Magnificat*, commenté par le prédicateur : d'après lui, de même qu'il y a le futur dans *beatum me dicent omnes generationes*, ce même temps, dans le texte hébreu, se trouve à la place du

passé *deposuit* (*deponet*) *potentes de sede*, et de *implevit* (pour *implebit*), et encore plus, s'il est possible, dans *suscepit Israël puerum suum* (SUSCIPLET), *recordatus misericordiæ suæ*, etc. De là l'assurance, pleine de consolation, que le moment est proche où Israël en masse reviendra à son Dieu qu'il n'a pas compris, et que la seconde et plus horrible captivité va prendre fin. « O chères paroles, « que je n'ai jamais prononcées sans qu'un frisson de joie courût « dans mes os !... La miséricorde, ah oui ! elle s'inclinera vers nous, « parce qu'il y a chez nous une grande misère, et que l'abîme de la « misère invoque l'abîme de la miséricorde..., parce que Dieu n'a « point cessé d'être fidèle à l'alliance : ce qu'il a promis à Abraham « il le tiendra ; et, s'il nous garde miraculeusement sous le châtement, « c'est en vue de l'heure prochaine de la miséricorde. » (P. 65). Tout ce passage, que nous ne pouvons reproduire en entier, est plein d'éloquence, et le plus beau du livre. CORDEMAIS.

126. SAINT JOSEPH, ou *la question ouvrière d'après l'Évangile*, par le R. P. AT, prêtre du Sacré-Cœur. — 1 volume in-18 de XVI-348 pages (1876). chez Cattier, à Tours, et chez Larcher, à Paris ; — prix : 3 fr.

Ce n'est pas ici, comme on le pourrait croire d'après le titre, un livre de piété. Le but du R. P. At a été, en donnant saint Joseph pour modèle à l'ouvrier chrétien, de développer telle qu'elle est en réalité cette fameuse question ouvrière qui préoccupe à si bon droit la société contemporaine. Il n'y voit pas seulement le problème des salaires à débattre entre le capital et le travail ; la tendance à développer les droits et l'influence politique des classes laborieuses ; l'amélioration physique de la condition de l'ouvrier. Il envisage tous ces divers intérêts ; mais il n'apporte pas aux lecteurs une étude technique, parce que la méthode économique, si elle reste isolée, n'aboutit à rien. Il ne fait pas de politique, parce qu'elle divise. Il reste sur le terrain moral et religieux. Il n'écrit pas, dit-il (page xv), pour les savants qui ont plus d'esprit que lui (?) mais pour les braves gens qui ont du cœur et un peu de bon sens, et en racontant l'histoire de ce grand saint, dont la gloire est si pure, il a voulu projeter des lumières nouvelles, des consolations éloquentes, sur l'âme des ouvriers. Les faits que l'Évangile rapporte, en cinq ou six endroits seulement, de la vie du patriarche, père nourricier de Jésus, servent de points de départ au R. P. At pour exposer les devoirs qui incom-

bent à l'ouvrier chrétien, les vertus qu'il doit pratiquer dans le mode d'existence que lui a imposé la société moderne.

Après nous avoir montré saint Joseph dans l'histoire et dans l'Eglise, il nous dépeint l'humble ménage du patriarche et de la Vierge Marie. Il trace alors un tableau gracieux, imagé, plein de poésie et de grandeur du mariage chrétien. Il peint la vie du foyer, en se souvenant de la maison de Nazareth ; il étudie la famille, d'après la Famille par excellence, et l'éducation, en donnant pour exemple les belles années de l'enfance du Sauveur. Saint Joseph ouvrier lui fournit l'occasion de traiter la grande question du travail et des conditions modernes du travail ; il parle alors du dimanche, du repos et des plaisirs de ce jour du Seigneur, et de sa sanctification. Le voyage de Joseph à Bethléem, pour accomplir les ordres d'Auguste, lui inspire d'éloquentes pages sur le devoir politique. Enfin dans un dernier chapitre, il combat les sophismes, et discute la question ouvrière devant l'Eglise et devant la Révolution. « Il faut mêler résolument, dit-il, le surnaturel à la situation, quand on croit qu'il en est l'unique remède. (P. 346). » Et plus haut : « Si quelque pauvre ouvrier, perdu dans le vide des doctrines révolutionnaires, se penche sur le livre que je lui offre, je souhaite que ses pensées s'apaisent, et qu'il lève les yeux en haut, pour y chercher la solution de sa destinée cruelle. »

Le R. P. At a traité son grave sujet avec sagacité et pénétration, et il fait preuve d'une grande sagesse pratique. Il est l'ami de l'ouvrier. Il ne lui cache point la vérité, ne lui épargne ni les avertissements ni les reproches, mais il lui parle le langage du cœur, il le relève et se fait avec mesure, avec noblesse, le défenseur de sa dignité.

Ce livre est rempli d'idées neuves et hardies : l'auteur va toujours droit au but, opposant les simples et lumineuses leçons du bon sens et de l'expérience, aux théories décevantes du socialisme, aux doctrines perverses de la Révolution. Sa logique est irrésistible. Or l'ouvrier honnête, même s'il a le malheur de s'être écarté de la religion, par ignorance ou négligence, est facilement accessible au langage loyal et sincère, à la logique inflexible, et d'ordinaire il accepte et admet ce qu'on lui montre nettement.

Le style du R. P. At est celui d'un maître : clair, vivant, plein de relief et de couleur, tour à tour piquant, spirituel, familier, pittoresque. Il possède aussi la note attendrie et les précieuses qualités

du descriptif. Le P. Al est un séducteur : il vous tient sous le charme, et ne vous lâche pas qu'il ne vous ait persuadé. Son livre aura, maintenant ou plus tard, (*Habent sua fata!*...) un grand retentissement. Il apprend aux classes dirigeantes beaucoup de choses qu'elles ont le tort d'ignorer; il enseigne aux classes laborieuses que leur condition, pour être modeste dans la vie sociale, n'en est pas moins respectable et noble. Il convient donc aux unes et aux autres, et nous n'hésitons pas à déclarer qu'il n'est aucun ouvrage qui mérite plus que celui-ci d'être répandu. Il doit être placé dans toute bibliothèque de paroisse ou de cercle; il est le premier à inscrire, et le premier à recommander, et s'il charme tous ses lecteurs comme il nous a charmé, il produira certainement beaucoup de bien.

CHARLES BUET.

127. JOURNAL DE CLOTIDE : *Pages sérieuses, commencées à son retour de pension.* par Mlle S. WANHAM. — 5^e édition. — 1 volume in-8^o de x-240 pages (1874), chez J. Lefort, à Lille et à Paris; — prix : 3 fr.

Nous n'avons qu'à dire le plus grand bien de ce *Journal*. Les sentiments en sont aussi chrétiens qu'on le puisse désirer, les situations intéressantes sans recherche et sans drame, la rédaction bonne en général. On y trouve des sentences et des observations fort bien rendues, celles-ci par exemple, et nous les prenons véritablement au hasard : — « Les femmes, pour être réellement bonnes, doivent avoir les qualités de la victime : la douceur et la justice (p. 215). » — « Pour elles la vertu consiste bien plus dans le soin qu'elles mettent à fuir les occasions, que dans le courage qu'elles déploient à en triompher (p. 31). » — « Quelle laideur que celle d'une femme impie! et comme, après l'avoir vue, ne fût-ce qu'un instant, même sous le charme de la beauté, on se sent le besoin de se resserrer tout près de Dieu, tout près de Marie! O bonté de Dieu, les hommes qui s'efforcent de nous détourner de vous nous conduisent à vos pieds (p. 20) ».

Ces extraits font voir dans quel esprit Clotilde prenait ses notes journalières. Sortie récemment d'un pensionnat où s'est terminée son éducation, elle cherche les moyens de se maintenir dans la ferveur première, et de faire honneur à ses promesses chrétiennes. Ces moyens seront l'amour le plus filial et la plus entière déférence pour sa mère, le choix d'une amie sûre, la fuite des fêtes par trop mon-

daines, et, spécialement du théâtre, la fidélité aux exercices de piété, le travail fixe pour éviter toute oisiveté. Au milieu de ses propres réflexions, elle rapporte les belles et bonnes lettres qu'elle vient de recevoir de son ancienne institutrice, ce qu'elle lui écrit elle-même; et ces fréquentes intercalations empêchent heureusement toute monotonie. Ce qui ne l'empêche pas moins, ce sont, en maint endroit, les résumés des lectures que vient de faire la jeune fille, et qui lui ont causé une impression plus vive. Elle eût dû, seulement, à côté du nom des auteurs, placer exactement les indications d'ouvrage, de chapitre et même de page, comme l'exige toute citation sérieuse. Il y a, de plus, un voyage à Einsiedlen, ou Notre-Dame-des-Ermites, gracieusement raconté. Clotilde observe bien, ne se contente nulle part des apparences ni de la vulgarité, note les choses utiles qu'elle entend, même les anecdotes, et tire de tout un profit d'intelligence ou de cœur. Elle aime ses parents, et, comme ils ne sont pas tous ce qu'elle désirerait dans sa foi, elle prie pour la conversion de ceux qui en ont besoin. « La prière, dit-elle, est l'acte le plus affectueux que l'on puisse accomplir en faveur de son père et de sa mère : c'est comme une caresse que l'on fait à leur âme (p. 54). » Parmi ses meilleures inspirations, nous noterons une excursion autour de sa chambre, à la manière de M. de Maistre (p. 32). Arrivée devant sa pendule, surmontée d'un Jésus docteur, elle s'écrie : « Tout ce que je sais de l'Évangile se presse en mon âme : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu...* » Les preuves en remplissent le monde, et pourtant on dirait que les hommes les cherchent toujours. Oh! merci, chers parents, de m'avoir mise à même de les sentir dès mon enfance, de les apprécier par le cœur avant de pouvoir le faire par l'intelligence. » Citons encore les leçons données par une montre (p. 89), et, quelques pages plus loin, les excellents conseils sur la manière délicate et chrétienne de commander dans sa maison.

Un tel livre ne peut que plaire et faire du bien dans les familles. Les jeunes filles qui le liront y apprendront beaucoup, et sur le vif pourront étudier comment on maintient son âme en haut, comment on triomphe du respect humain, du relâchement, des périls de l'entrée dans le monde; et comment, en définitive, on répond dignement à une digne éducation.

V. POSTEL.

128. LA JOURNÉE DE REISCHSHOFFEN, avec carte et pièces officielles, par M. Eugène DE MONZIE. — 1 volume in-48 de LXXXIV-276 pages (1876), à la Société générale de librairie catholique; — prix : 2 fr.

Cet ouvrage est le premier qui raconte d'une façon complète, d'après les documents originaux ou les renseignements pris aux sources les plus sûres, un événement qui est l'un des plus graves de nos annales contemporaines. Le récit est précédé d'une préface très-développée sur les faits antérieurs à la funeste campagne de 1870-71. Il contient des détails curieux, et même d'importantes révélations. La charge des cuirassiers, qui restera fameuse, l'émouvant épisode relatif au 36^e de ligne et au 2^e turcos, la conclusion où l'auteur s'indigne contre l'érection de la statue de Voltaire, dernier opprobre au milieu de nos malheurs publics, ont inspiré à M. de Monzie des pages éloquentes. Le livre, écrit d'un style nerveux et coloré, animé des sentiments profonds de la foi et du patriotisme, est d'une exactitude rigoureuse qui s'allie bien à la précision et à l'abondance des détails. Quoiqu'il convienne spécialement aux hommes du métier, aux bibliothèques militaires, il sera lu avec intérêt par des lecteurs moins familiarisés avec la technique de la stratégie. L'édition est luxueuse; des documents officiels, bons à conserver, et une excellente carte du champ de bataille en augmentent l'attrait. Signalons néanmoins quelques tendances un peu accentuées vers des idées politiques qui étaient plus générales avant la guerre qu'après et qui ne sont point en faveur aujourd'hui. AMÉDÉE LEYRET.

129. LES SAINTS LIEUX, par Mgr MISLIN. — 3 volumes in-8^o de xx-672, 832 et 762 pages, avec plusieurs cartes et plan (1876), chez Lecoffre fils et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 24 fr.

La *Bibliographie catholique* a déjà rendu compte deux fois (tome XI, p. 39, et tome XIX, p. 298) du magnifique ouvrage dont Mgr Mislin vient de publier une troisième édition, considérablement augmentée, et qui peut être considéré comme le livre le plus complet et le plus intéressant qui ait été publié sur les Lieux Saints, au triple point de vue de l'apologie, de l'histoire et de la description. Dès la première édition, M. de Montalembert félicitait l'auteur d'avoir signalé les contradictions et les mensonges de Lamartine, de ce grand coupable qui inaugura, par son *Voyage en Orient*, le commencement de ses inconséquences. La situation critique des chré-

tiens soumis à la puissance des musulmans donne à l'œuvre merveilleuse de Mgr Mislin un regain d'actualité. Elle offrira du reste constamment un profond intérêt, à cause de la question des Lieux Saints à laquelle sont intéressés tous les chrétiens des diverses confessions, et plus particulièrement les catholiques. Ce qui ajoute à cette nouvelle édition une valeur plus grande encore, c'est que l'auteur, ayant lu la plupart des ouvrages sur la Palestine publiés dans ces dernières années, et ayant trouvé dans ceux qui ont été écrits par des protestants des attaques malveillantes et peu fondées, a voulu discuter ces attaques et les réfuter, défendant nos sanctuaires, les lieux de notre rédemption contre les envahissements de certaines sectes peu honnêtes. Le premier volume des *Saints lieux* est consacré à l'itinéraire suivi par Mgr Mislin pour se rendre de Vienne à Tyr. Il nous emmène donc sur le Danube, nous fait visiter Pesth, quelques villes de la Hongrie et des Principautés, et nous donne, en passant, mille curieux détails historiques, tout en laissant une large place aux descriptions, aux observations de mœurs, aux discussions religieuses. Un chapitre entier est consacré à Constantinople. C'est moins la splendeur de cette capitale qu'admire le savant prélat, que le progrès du christianisme dans la métropole européenne de l'islamisme. Il énumère avec complaisance les institutions catholiques, collèges et couvents qui s'y sont installés. Il n'oublie pas de critiquer en bons termes la fondation, inspirée par M. Dury, d'un Lycée impérial ottoman dirigé, comme en France, d'après le programme de l'indifférentisme en matière de religion. Il observe les mœurs, les usages de cet Orient turc si peu connu, et il ne craint pas de déclarer que les hautes classes en Turquie ne croient pas plus à Mahomet qu'à Jésus et n'observent pas plus la loi du Coran qu'ils ne pratiquent les préceptes de l'Évangile. Leur piété n'est qu'apparente, et leur fanatisme est d'autant plus odieux qu'il est doublé d'hypocrisie. Certaines prévisions, manifestées il y a plus d'un quart de siècle par Mgr Mislin, passent en ce moment à l'état de faits accomplis, et il est curieux de voir l'événement justifier les jugements politiques d'un prêtre voyageant en touriste, et qui ne faisait nullement de la question politique l'objet d'une préoccupation spéciale.

Un autre chapitre est réservé à une étude savante et très-intéressante sur l'église grecque à Constantinople et en Russie. Mgr Mislin soutient que pendant les trois premiers siècles l'Orient et l'Occident reconnaissaient la primauté du pontife romain, et que, même après

le schisme, la suprématie de Saint-Pierre et de ses successeurs est affirmée par les grecs dans leur liturgie. Le docte prélat, dans une note placée à la fin du volume, cite à ce propos de nombreux textes extraits des livres liturgiques russes, livres publiés par le saint synode. Il fait remarquer aussi qu'en Russie une certaine tolérance est accordée aux cultes autres que le culte catholique, et il entre à ce sujet dans certaines considérations que nous ne pouvons analyser, à notre regret, d'une façon plus précise.

Le voyage se poursuit : après quelques pages qui nous font connaître Chalcédoine, Nicée, la Troade, Smyrne, Chio, la Grèce et l'Archipel, Mgr. Mislin visite Rhodes et l'île de Chypre, où il évoque les grandioses souvenirs des croisades, ainsi que l'histoire des dynasties européennes qu'elles implantèrent dans les terres conquises. Là encore nous trouvons la même élégance dans les descriptions, la même poésie dans le style, la même fidélité dans l'observation. C'est toujours en se plaçant au point de vue catholique que Mgr Mislin observe hommes et choses, et c'est d'un mot qu'il caractérise tout, clairement et de façon à graver dans la mémoire la plus rebelle, l'impression que lui-même a ressentie. Il nous conduit ensuite en Syrie, au Liban, et nous fait visiter tour à tour Beyrouth, Damas, Balbek, une foule d'autres cités secondaires et enfin Tyr, la célèbre rivale de Sidon. Là, c'est une étude complète qu'il fait du pays et de ses habitants, et cette partie de l'énorme volume formerait à elle seule un bon livre. L'Histoire sainte, l'histoire du moyen âge, l'histoire contemporaine, fournissent à l'auteur une moisson de faits curieux. Druses, Maronites, Bedouins, Arméniens posent devant lui avec leurs mœurs peu connues, leur caractère, leurs conditions d'existence. Les œuvres des missions catholiques sont appréciées *de visu*. Une infinité de détails qu'on chercherait vainement ailleurs, des aperçus ingénieux, des statistiques, des renseignements de toutes sortes rendent absolument complet le récit de ce voyage.

Le second volume débute par une excursion à Saint-Jean-d'Acre, puis au Carmel, et nous prenons ensuite la route de Jérusalem, par Tantoura, Jaffa, Ramleh, l'ancien pays des Philistins, le puits de Job. Chemin faisant, Mgr Mislin entreprend de montrer tous les rapports existants entre les villes, bourgs et villages actuels et ceux qu'ils ont remplacés, dont parle la Bible. On disait de l'abbé Trublet qu'il compilait, compilait, compilait... On pourrait dire du savant abbé de Sainte-Marie de Dég, qu'il disserte, disserte, disserte...

Mais quelle vivacité dans la discussion ! quelle parfaite connaissance de sa thèse ! On pourrait néanmoins réclamer de Mgr Mislin moins d'âpreté, quand il s'agit de désaccords peu graves, et qu'il a pour adversaires des ecclésiastiques ou des religieux, tels que le R. P. Bassi et l'abbé Laurent de Saint-Aignan. Tout écrivain devrait se rappeler qu'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

Nous voici donc à Jérusalem. Nous parcourons les lieux sanctifiés par la passion du Sauveur ; nous suivons pas à pas Jésus dans sa longue et cruelle agonie. Mgr Mislin donne une description exacte et détaillée de tous les sanctuaires érigés en mémoire du drame le plus terrible que présente l'histoire du monde. Il démontre leur authenticité ; il raconte les événements qu'ils ont vu passer depuis le commencement de l'ère chrétienne. Il consacre des pages éloqu Coastes aux pénibles luttes, aux dissensions qui divisent les grecs et les latins, et qui furent signalés dans le passé par tant de trahisons et d'actes arbitraires, dans le présent, par l'intervention dangereuse d'une diplomatie toute préparée à mal comprendre, à transformer, et même à envenimer le débat. Un chapitre est réservé à la constitution du diocèse de Jérusalem : la situation du patriarche, sa juridiction, les évêchés de Palestine au temps des croisades, l'organisation et la statistique de l'ordre des Franciscains en Orient, la custodie de Terre-Sainte, le patriarcat de Mgr Valerga, toutes ces choses si intéressantes à connaître, sont l'objet d'une étude excellente. Il faut joindre un autre chapitre sur la mission protestante à Jérusalem. D'après Mgr Mislin, les protestants ne sont pas venus en Judée pour faire des chrétiens, mais simplement pour empêcher qu'on ne fasse des catholiques. Il s'étend avec complaisance sur les actes de l'évêque anglican, M. Gobt, et le juge avec une sévérité impartiale.

Quand aux monuments, le prélat les décrit avec beaucoup de soin, et sait en faire ressortir l'authenticité, de même qu'il observe les mœurs de très-près, et les juge avec une verve pleine de finesse et parfois quelque peu caustique.

Il nous serait difficile, on le conçoit, d'analyser plus en détail un livre entièrement composé de détails, et où chaque page apporte un renseignement nouveau, un fait curieux, une observation piquante. Vingt notes servent d'appendice à ce second volume : les plus intéressantes sont : une notice sur les principales reliques de la passion de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, des apôtres ; une autre sur les

globes de feu qui ont empêché la reconstruction du temple par Julien ; des documents officiels émanés de la Sublime Porte, et une anecdote pleine de sel attique touchant la générosité de Lamartine à Nazareth. Celle-ci devrait être intercalée dans la prochaine édition du *Voyage en Orient*.

Le troisième volume n'est peut-être pas le plus intéressant, (d'ailleurs, d'un bout à l'autre du livre, l'intérêt se soutient s'il n'augmente pas), mais c'est celui que l'auteur a le plus remanié. Après des courses à Bethléem, à Hébron, à Jéricho, et dans les lieux rendus célèbres par les événements que relate la Bible, Mgr Mislin a tenté une exploration de la mer Morte. Il a étudié très-soigneusement tout ce qui se rapporte au fait de la disparition des villes maudites, et là où il n'a pu vérifier par sa propre expérience les assertions de la science, il s'est du moins entouré des renseignements les plus complets, en suivant les explorations du bassin de la mer Morte accomplies par MM. Lynch, le duc de Luynes, Guérin, etc. Toute cette région est l'objet d'une étude très-soignée au point de vue scientifique, et des notes placées à la fin du volume concourent à élucider la question. En ceci comme en tout ce qui frappe sa vue durant le cours de son pèlerinage, Mgr Mislin se préoccupe surtout d'établir la concordance entre les affirmations de la Bible et les données de la science moderne; il y parvient aisément, car il ne recule devant aucune peine pour s'éclairer et se convaincre, et du labeur obstiné qu'il s'impose jaillit cette conclusion, très-franche et très-admissible, qu'on ne saurait en aucun cas prendre en flagrant délit d'erreur le moindre fragment de la sainte Ecriture. Grâce à des recherches qui eussent effrayé peut-être un bénédictin, l'homme du monde, le lecteur lettré mais peu instruit, apprendra facilement, sans fatigue, en goûtant un vrai plaisir, à répondre d'une façon victorieuse à mainte objection, de celles qu'on rencontre à chaque instant sur sa route. De même le prédicateur, en interprétant le saint Evangile, pourra, sans autre guide que Mgr Mislin, esquisser la physionomie des lieux sacrés où furent posées les prémisses de notre rédemption; suivre, pour ainsi dire, avec les yeux de son corps, Notre-Seigneur à Nazareth, à Capharnaüm, en Galilée, partout où il se montra avant sa mort, et après sa glorieuse résurrection. De même encore le futur historien des croisades, car Michaud n'a pas dit le dernier mot sur la grande épopée de l'ère moderne, retrouvera éparses dans les deux mille pages de ce livre, une foule de notes, de dates, de petits faits qui,

groupés et commentés, ajouteront un nouveau lustre aux grandes expéditions des chrétiens en Palestine.

Le tour de la mer d'Asphalte opéré, suivons encore le vénérable pèlerin à Naplouse, puis à Nazareth, où il nous prouve en passant l'authenticité de la maison de Lorette. Allons ensuite avec lui à Tibériade, et, le pèlerinage accompli, revenons en Europe par la Syrie, l'Égypte, Malte et Marseille. Maintenant nous connaissons presque aussi bien que lui les saints lieux, et si d'aventure nos pas nous y portent, nous ne saurions trouver un guide plus aimable, plus érudit, plus consciencieux. Ses impressions personnelles sont exprimées sobrement. Il n'est pas un de ces pèlerins qui aiment à se mettre en scène; on devine cependant à l'émotion que l'on ressent, en quelques passages, que sa main tremblait lorsqu'il les traça, et l'on éprouve quelque chose de cette joie attendrie qui le devait animer, lorsqu'il parcourait la région qui garde, après dix-huit siècles, comme un écho matériel, sensible, de la parole du Sauveur.

C'est là un admirable livre, et de ceux que tout prêtre doit posséder. Il en est peu, parmi ceux que nous avons lus, qui nous aient procuré autant et de si pures jouissances. Nous avons subi le charme de l'érudition, de la passion du vrai, de la foi, de la piété, des beaux et nobles sentiments qui s'y peignent en traits de feu, et nous n'avons pas voulu remarquer, çà et là, quelques menues négligences de style.

L'édition est extrêmement soignée : une table analytique, des gravures, des plans, des cartes, la complètent. Il ne s'y trouve qu'une lacune : on aurait pu y joindre un plan complet de Jérusalem. Ce sera pour une prochaine édition, car celle-ci mérite d'être promptement écoulée.

CHARLES BUET.

130. LUCY, par M. G. DE BUGNY D'HAGERUD. — 1 volume in-12 de 315 pages (1876), chez Lecoffre fils et Cie; — prix : 3 fr.

Nous avons lu ces 315 pages d'un trait, sans respirer, avec un poids sur la poitrine. C'est une série de XVIII chapitres convulsifs, une longue chaîne de trahisons basses et mesquines, de tentatives misérables, de maléfices hideux, une machination infâme aux anneaux de serpent, une traînée de crimes qui passe trois ou quatre fois les mers pour souiller tour à tour et l'Amérique et l'Europe.

Lucy, la pauvre victime, que toutes les ruses et tous les efforts d'une haine impitoyable ont prise pour cible, à la vie dure, il faut

l'avouer. Le livre fini, elle n'est pas morte encore. Et cependant par quels passe-cou elle a passé ! Empoisonnements, enlèvements, emprisonnements, séductions, corruptions, calomnies, violences de toute sorte, dangers de la fortune, dangers de la pauvreté, les pires aventures de la vie du monde et de la vie du désert, elle a tout traversé. Vrai ! les plus solides y eussent laissé leur peau ou leur sang ! — Par contre voici une habile comédienne qui réussit trop souvent : c'est la persécutrice de Lucy, Sarah, une scélérate hors ligne, qui n'est point sotte, et qui fait de la meilleure grâce une bonne besogne de turpitudes. — La vue du bourreau ne console point des malheurs de la victime.

Comme œuvre littéraire, *Lucy* a un certain mérite. Ce livre est écrit avec vigueur. Les scènes dramatiques n'y sont pas épargnées ; les situations parfois s'y dessinent merveilleusement ; et quelques caractères y sont mis en relief d'une façon qui n'est pas commune. Le talent y est, — mais l'utilité morale...? E. DE V.

131. MARGUERITE DE SURVILLE : *sa vie, ses œuvres, ses descendants, devant la critique moderne, avec notes, documents justificatifs et carte de Vesseaux au XV^e siècle* : par M. Eug. VILLEDIEU, ancien sous-préfet de la République. — 1^{er} fascicule. — 1 volume in-8^o de XVI-184 pages (1873) ; chez C. Douniol et Cie ; — prix : 4 fr. 50 c.

On sait à quels débats contradictoires a donné lieu la publication, en 1803, des poésies de Marguerite-Éléonore-Clotilde de Surville, qui a vécu au XV^e siècle d'après ses biographes, et qui n'aurait jamais existé selon plusieurs critiques. Le recueil ne serait, au dire de ceux-ci, qu'une production moderne habillée à l'antique : ce qui n'exclut point, en tout cas, les belles qualités littéraires qui le distinguent, naïveté exquise, naturel et vivacité dans les sentiments, fraîcheur et richesse de coloris dans les descriptions. M. Villedieu vient combattre l'opinion qui nie la personne de Marguerite, et commence sur ce sujet une série de démonstrations dont nous avons sous les yeux la première partie. C'est un écrivain plein de feu, animé de sentiments religieux qu'il ne dissimule nulle part. La critique d'une certaine école, qu'il appelle école d'*expédient*, soulève son indignation : — « Cette critique, profondément dépravatrice, bien plus assurément
« qu'elle ne croit l'être et même qu'elle ne voudrait l'être, est, dans
« les choses littéraires de notre temps, le corrélatif ou plutôt la
« conséquence de ce qui constitue, dans les choses sociales, la vie

comte Aymar l'a ramassée demi-morte sur la route. Accueillie au château, elle en est devenue le bon ange. La vieille baronne a fait de l'humble enfant sa chambrière favorite, puis sa lectrice, presque sa compagne. L'affection très-visible du jeune comte pourrait bien, quelque jour, lui ménager une position plus haute encore. En attendant, la Julienne, toujours odieuse, guette Modeste qu'elle hait plus que jamais. Un soir, elle la surprend traîtreusement et la jette dans un noir cachot. Peu s'en faut que la malheureuse enfant n'y périsse de faim. Par bonheur, une sorcière, Nama, se prend d'une haine soudaine pour la Julienne, et sauve la nièce pour perdre la tante. — Mais ce n'est pas la seule péripétie du drame. Le village de Janzy est fort mal hanté. Là réside, entre autres, Jean Boyer, le Meneur de Loups, un scélérat de la pire espèce. Jean Boyer a des filles qui le valent, ou à peu près, et beaucoup de ses voisins ont avec lui des traits de ressemblance. L'envie agite tous ces misérables, et les pousse à l'encontre du dénouement probable et légitime. Elle torture aussi secrètement les fières demoiselles de Crepy et de Villaret, aspirantes sans succès au cœur du noble châtelain. Elle atteint même un brave et serviable garçon, le chevalier parasite de Fulberte, qui pardonne difficilement à son ami de lui avoir dérobé l'amour de l'orpheline. Modeste, néanmoins, devient comtesse d'Hervillé, et le lecteur lui en fait ses compliments.

Dans ce livre, il y a du sombre, du sanglant même, un mélange de frais et de triste, de la boue et du parfum. Plus d'un trait paraîtra risqué. L'in vraisemblance y occupe même quelque place. Mais au fond du récit, entre les lignes de chaque page, on saisit toujours une pensée morale, simple, élevée, pratique, et une haine vigoureuse du vice. En somme, bonne œuvre, et point mal faite. E. DE V.

134. LE PAPE INFALLIBLE et les gloires du Vatican : Réponse à la brochure protestante « l'Écharde de saint Paul », par M. L. E. — In-32 de 84 pages (1876), chez Jossier, à Lyon ; — prix : 20 cent.

135. LE PAPE-ROI : Réponse à la brochure protestante « Paul et Barnabas à Lystre », par LE MÊME. — In-32 de 35 pages (1876), chez le même éditeur ; — prix : 20 cent.

136. LE RETOUR AU BERCAIL : Réponse à la brochure « la Fusion de tous les cultes », par LE MÊME. — In-32 de 35 pages (1876), chez le même éditeur ; — prix : 20 cent.

Trois excellentes brochures de controverse populaire, destinées à

réfuter les petits livrets qu'une presse acharnée contre la vérité ne cesse de répandre dans les masses. On ne pourrait certainement se figurer, à moins de l'avoir constaté *de visu*, les mensonges, les inepties de tout genre; les calomnies ridicules mais perfides, semées ainsi par des écrivassiers absolument dépourvus de conscience, ou totalement étrangers aux matières qu'ils s'imposent ou que la secte leur impose. Il est indispensable de lutter très-énergiquement par des publications contraires, à bas prix, que des œuvres charitables de propagande s'empressent de répandre à milliers. Il serait également à propos de ne point adopter des titres trop ouvertement chrétiens pour ces brochures: les trois quarts de ceux à qui elles feraient du bien les repoussent sans les ouvrir, et nombre de maisons leur sont fermées.

Le *Pape infallible* répond à une diatribe anonyme contre l'infaillibilité pontificale, et l'auteur n'a pas de peine à faire justice de son adversaire; mais il est trop savant dans la forme. Un homme qui ne sait que lire ne le comprendra pas. Mettez-vous donc à la portée de cette classe, puisque c'est cette classe qu'on veut corrompre! Si vous citez Tertullien, dites en deux mots ce que c'est que Tertullien; et ainsi de tout le reste. Par exemple encore, ne faites pas de perpétuelles allusions à des connaissances historiques, littéraires, scripturaires, que ces bonnes gens-là n'ont pas. Simple, simple, simple! vous ne le serez jamais trop!

Dans le *Pontife-Roi*, on adopte une autre marche, que nous préférons. Prenant chacune des assertions de l'adversaire, la reproduisant mot pour mot, on y répond de manière à la modifier ou à la détruire. C'est comme un dialogue, ce qui excite davantage l'attention. Mais là encore, dans cette guérison opérée à Lystres, dont parlent les *Actes des Apôtres*, il nous semble qu'il fallait commencer par le récit net de l'événement, au lieu d'y faire une vague allusion. L'adversaire, louant saint Paul et saint Barnabé de n'avoir pas voulu se laisser adorer, accuse les souverains-pontifes d'avoir agi autrement, de s'être faits les idoles de l'Eglise: thèse ingrate, qu'il n'était pas moins aisé de renverser.

Le sujet du troisième opuscule, répondant à la chimère d'une fusion de tous les cultes, fusion où la vérité seule serait sacrifiée, et qui ne se ferait qu'à son détriment, mérite beaucoup d'attention.

Car voilà une des rêveries aimées de l'éclectisme, et qui, par elle-même, à cause de son air de conciliation, frappe tout de suite l'esprit populaire. Pour cette fusion, observe notre auteur, plusieurs conditions sont déclarées nécessaires, et elles en ruinent totalement le projet, car elles se réduisent à l'abdication de l'Eglise catholique.

Ces brochures sont vraiment bonnes et solides; elles conviendront mieux à des esprits exercés; c'est même de ceux-là seulement qu'elles seront comprises.

CORDEMAIS.

137. *PASSION, mort et résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, narration complète au moyen de la simple coordination du texte des quatre Evangiles*, par M. R. COZE, doyen honoraire de la Faculté de médecine de Strasbourg. — 4 volume in-48 de 240 pages (sans millésime), chez Tolra et Haton; — prix : 45 c.

Sans doute toutes les paroles et les actions de Jésus-Christ doivent être le fréquent objet des méditations du chrétien; mais les dernières pages de son histoire ont encore plus de droit à notre respect et à notre amour. Quand il s'agit des circonstances du grand sacrifice qui nous a ouvert le ciel et qui a sauvé le monde entier, pas un mot, pas un petit détail qui puisse nous trouver indifférents. Il faut donc savoir gré à l'auteur de ce petit livre, de nous présenter sous un format commode l'histoire complète de la passion et de la résurrection du Sauveur. Cette histoire, qui renferme avec le texte latin une traduction très-littérale, se compose exclusivement de versets ou de portions de versets pris dans les quatre évangélistes, et elle offre, dans un ordre logique et naturel, tous les détails répandus dans le récit de chacun d'eux. Par cette méthode synoptique, tous les faits particuliers prennent leur place véritable, leur rang et leur valeur; ce qu'un écrivain avait omis un autre le supplée, toute apparence de contradiction disparaît, le chrétien pieux est édifié et attendri, et l'esprit même le plus prévenu demeure frappé de toutes les preuves de divinité que présente notre Rédempteur dans les derniers jours de sa vie mortelle.

V.

138. *PENSÉES sur Dieu*, par M. J.-B. THIBAULT. — 4 volume in-42 de 410 pages (1875), chez Firmin-Didot et Cie; — prix : 4 fr.

1524 pensées, recueillies au hasard de leur conception, se suivant sans autre ordre ni division que leur numéro : tel est ce livre quant à la forme. Le fond se fait remarquer par le respect, l'adoration, l'a-

mour le plus élevé et le plus entier pour Dieu. C'est une lecture qu'on doit faire à petites doses ; on ne la supporterait pas prolongée, nous semble-t-il, parce que le fil conducteur manque, et que ce perpétuel brisement d'idées met à trop rude épreuve l'attention. Du reste, on n'en peut recevoir que d'excellentes lumières et les impressions les meilleures. Celui qui écrit de telles choses habite évidemment les hauteurs ; il y entraîne après lui. Donnons quelques exemples :

« Vous aimerez votre prochain comme vous-même : ce précepte « sublime paraît inexplicable à bien des gens ; mais il n'offre aucune « difficulté, dans la pratique, à ceux qui aiment Dieu sincèrement, et « qui ne voient en eux-mêmes et dans les autres que des créatures de « Dieu, que des frères destinés à vivre ensemble et à se prêter un « secours mutuel (*Pensée* 593^e). » Ailleurs : « La pensée habituelle « de Dieu entretient dans l'homme la force de la raison, la fraîcheur « de l'imagination, l'énergie du caractère et la jeunesse du cœur « (*Pensée* 498^e). » — « L'abus du raisonnement a pu conduire à la « négation de Dieu : le sentiment y a toujours ramené. C'est que le « raisonnement procède surtout de l'homme, le sentiment de Dieu « (*Pensée* 192^e). » — « L'existence de l'homme paraît bien courte si « on la compare à celle de certaines créatures de Dieu ; mais, ne fût- « elle que d'un instant, elle serait néanmoins d'une valeur inesti- « mable, si cet instant était consacré à la pensée de Dieu et à son « amour (n° 130). » — « L'amour de Dieu, cette fête du cœur, n'est « point un don gratuit de Dieu aux hommes : c'est une récompense « magnifique qu'ils doivent mériter, et que Dieu leur accorde toujours « lorsqu'ils élèvent habituellement leur âme vers lui (n° 98) ». « Pensons à Dieu, ne fût-ce qu'un instant : ce sera toujours « un instant de gagné pour le mérite et le bonheur (n° 12). » — « Pensons à Dieu aussi souvent que nous le permet notre intelligence « faible et bornée : c'est un juste retour que nous lui devons, car « l'intelligence infinie de Dieu ne nous perd pas de vue un seul ins- « tant (n° 542). » Et cette maxime en peu de mots : « La pensée de « Dieu fait supporter les hommes, apprend à les aimer, aide à s'en « passer au besoin (n° 238). » — Bornons là ces citations, qui font comprendre le livre, et ne donnons plus que ce juste raisonnement du n° 59 : « Quoique Dieu ne tombe pas sous nos sens, il peut néan- « moins occuper notre esprit et notre cœur, de même que nous por- « tons notre pensée et notre affection vers les personnes qui nous sont « chères, bien que leur âme, qui ne tombe pas non plus sous nos

çais qui faisaient des conquêtes au nom de la révolution, furent salués par les Belges comme des libérateurs.

Mais ce triomphe ne fut pas de longue durée. Les Français traitèrent en pays conquis la terre à laquelle ils prétendaient apporter la liberté. Dumouriez n'eut bientôt plus à opposer aux armées étrangères, liguées contre lui, qu'une armée mal nourrie, mal vêtue, qui vivait de rapines et de pillage. On a trompé la Convention, écrivait-il à cette assemblée, on n'a obtenu la réunion à la France que par le sabre; on a froissé le sentiment religieux des Belges, confisqué leurs libertés, profané leurs églises et rempli leur cœur d'amertume. Les villages s'arment contre nous; ce n'est pas ici une guerre d'aristocrates, car notre révolution favorise les campagnards, et néanmoins ceux-ci sont les premiers à se tourner contre nous. Le tocsin sonne partout. Pour eux c'est une guerre sainte; pour nous, c'est une entreprise criminelle. — On chantait contre les envahisseurs: « Tas de Français, roulez vos paillassons et retournez chez vous! »

Cette campagne désastreuse fut terminée par la bataille de Berchem et la prise d'Anvers.

C'est cet épisode de la révolution française que M. Auguste Snieders a pris pour canevas de son roman. Les flamands divisés en deux partis, les *Voukistes* partisans des Français et les catholiques, leurs adversaires, lui ont fourni une série de personnages, de types tracés avec beaucoup d'art. Des scènes curieuses, des détails de mœurs fort pittoresques, *mouvementent* (pardon pour ce néologisme) le récit d'un bout à l'autre. Le dénouement est très-beau: le vieux Marten Davits, carillonneur de Notre-Dame d'Anvers, expire à la cîme de l'énorme tour de la cathédrale, au moment où il vient de faire chanter par ses cloches la victoire du patriotisme sur la révolution.

Un type féminin des plus gracieux, Blonde Maricke, poétise le roman qui, d'ailleurs, se ressent un peu du prosaïsme de la vie flamande. Puis il y a un certain *citoyen* Thieray sur lequel l'auteur s'est plu à accumuler toutes les qualités négatives qui distinguent le parfait révolutionnaire.

M. Auguste Snieders, qui aime assurément la France en tant que catholique, l'estime peu en tant que flamand: cela se voit de reste. Il est fort politique dans l'expression de ce sentiment, ne le dévoile point tout à coup, mais le laisse deviner assez facilement sous une bonhomie railleuse. Il n'y a rien là qui puisse blesser notre amour-propre national. A peine sent-on la piqure. Nous avons dit bonho-

mie. Oui, c'est le trait distinctif de la littérature flamande, à en juger par ce que nous connaissons. Nous sera-t-il permis de dire que le seul écrivain qui ait su toucher avec mesure cette corde-là est Henri Conscience? Du reste M. Snieders n'affirme aucune prétention à égaler, voire à imiter son illustre compatriote. Il ne l'approche que par sa profonde honnêteté et son désir, bien justifié, d'écrire de bons livres qui ne fassent de mal à personne. Comme lui, il admire ardemment son pays, et ce n'est pas nous qui le lui reprocherons. Comme lui encore, il respecte les choses saintes, il les fait aimer; il est guidé par un sentiment religieux, disons mieux, catholique, dont chacune de ses pages est, pour ainsi dire, imprégnée. Dès que l'on s'est familiarisé avec la manière hachée, bizarre, tourmentée de l'auteur flamand, on est promptement intéressé et on lit volontiers son livre, ne serait-ce que par curiosité. CHARLES BUET.

148. LA TERRE, par M. Henri FABRE. — 1 volume in-12 de 288 pages, avec figures intercalées dans le texte. — Ouvrage recommandé par le Conseil supérieur de perfectionnement de l'enseignement secondaire spécial, chez Delagrave; — prix, cartonné : 2 fr.

149. LES RAVAGEURS, *Récits de l'oncle Paul sur les insectes nuisibles à l'agriculture*, par LE MÊME. — 1 volume in-12 de 191 pages, avec figures, chez le même éditeur; — prix, cartonné : 2 fr.

150. CHIMIE AGRICOLE, par LE MÊME. — 1 volume in-12 de 142 pages, avec figures. — Ouvrage autorisé par S. Ex. M. le Ministre de l'instruction publique et recommandé par Mgr l'archevêque d'Avignon, chez le même éditeur; — prix, cartonné : 2 fr.

151. PHYSIQUE, par LE MÊME. — 1 volume in-12 de 268 pages; chez le même éditeur; — prix, cartonné : 2 fr.

Vulgariser la science n'est pas chose facile; la faire servir au développement des plus nobles instincts de l'âme n'est pas chose commune: c'est néanmoins ce qu'a réalisé M. Fabre dans la série de publications dont nous allons donner une rapide analyse.

La Terre... que de choses à dire sur cette habitation que Dieu nous a assignée comme lieu de notre épreuve! Que de détails à remuer! Que de réflexions à faire! Il semble que l'auteur doive se laisser entraîner malgré lui dans un nombre infini d'aperçus, hérissés de considérations techniques et ardues sur la physique, sur la géologie et sur tous les principes chimiques dont se compose notre globe. Malgré cela, M. HENRI FABRE a su être court et rester constamment à la portée de ceux qu'il veut instruire, c'est-à-dire des enfants et des jeunes gens.

Dans un style facile et agréable, il fait tour à tour passer sous leurs yeux, comme dans un kaléidoscope aussi amusant qu'instructif, la forme et le mouvement de la terre, les causes des saisons et des climats, l'origine des volcans et des tremblements de terre, la composition de notre planète et la nécessité d'un feu central, sa structure géologique, la formation des vallées, des plaines et des montagnes, l'utilité des glaciers et de leurs neiges éternelles, etc. Il expose ainsi, en quelques charmantes lectures et de la manière la plus intelligible, les questions les plus intéressantes et les plus graves, sans s'écarter en aucun point de ce qu'a dit la Genèse, « avec un sublime laco-
« nisme (p. 130) ».

Dans un chapitre « La lune tombe, » dont le titre semble peu rassurant, il nous rappelle que ce satellite s'éloignerait avec toute la vitesse d'un boulet, s'il n'était retenu dans sa course circulaire par la force de l'attraction terrestre. C'est ainsi que, loin de tomber sur nous, la lune parcourt paisiblement sa route, et continue sans devier le « mouvement qu'elle tient de Dieu, dont la main souveraine a lancé tous les corps célestes sur leurs éternels orbites, et jeté les astres dans les plaines de l'étendue comme le semeur jette les grains dans le sillon (p. 32). »

Contrairement aux théories fantaisistes qui prétendent, au sujet de la création, mettre la Bible en contradiction avec les faits, M. Henri Fabre démontre d'une manière irréfutable dans son excellent chapitre « Le feu et l'eau » que, loin de démentir ce que dit la science sur les diverses *époques* de la formation de notre globe, l'historien sacré est en complet accord avec ce que les savants ont constaté sur les diverses phases de la transformation de la terre, sur la séparation des eaux supérieures et inférieures, et leur réunion en un lieu unique, sur l'apparition des végétaux et sur la création successive des animaux et de l'homme.

Nous ne quitterons pas l'analyse de ce livre sans signaler sa partie descriptive. Les tableaux que l'auteur trace de la formation des montagnes, de leurs glaciers et de leurs cimes neigeuses, les récits qu'il fait des tremblements de terre et des éruptions volcaniques, les minutieux détails qu'il donne sur les îles madréporiques, sont fort intéressants et se retiennent avec facilité.

Les Ravageurs sont ces insectes nombreux, fléau véritable de l'agriculture, contre lesquels on ne sera jamais trop en garde. — Pour être

écrit dans un style en apparence moins sérieux, le traité sur les *ravageurs* n'en présente pas moins sous une forme récréative une étude très-consciencieuse. La lecture en est attrayante et, bien que spécialement consacré aux écoles, il offre aux jardiniers et aux cultivateurs, contre ces ennemis domestiques, si hostiles à nos fruits et à nos moissons, des conseils de préservation d'une réelle utilité.

Le cadre du livre permet de suivre sans fatigue les dégâts causés par ces animaux et d'étudier en même temps leurs mœurs, leurs modes de reproduction et les moyens de destruction les plus faciles dont nous pouvons nous servir pour nous mettre à l'abri de leurs prodigieuses dévastations.

L'oncle Paul ne se contente pas de raconter à ses jeunes auditeurs l'histoire des *ravageurs* des champs potagers, il leur fait connaître aussi les autres insectes qui dévorent les grains enserrés au grenier, ceux qui vivent de l'étoffe de nos vêtements, de nos fourrures et même du crin de nos meubles. Il a en outre intercalé dans ses récits un chapitre spécialement consacré à la vipère, au scorpion et aux autres animaux venimeux de nos contrées.

Ce livre est un véritable manuel que devront posséder tous ceux qui désirent faire une guerre utile à cette nuée de dévastateurs, qui prélèvent une dîme abusive sur nos cultures. Ces pillards seraient bientôt nos maîtres, si nous étions seuls à lutter contre leurs ruses et leur insatiable glotonnerie. « D'autres (animaux) par bonheur, dit l'auteur en terminant, viennent à notre secours. » Ce sont les *auxiliaires* de l'agriculture dont il doit parler dans un autre volume et dont nous rendrons compte plus tard.

Le titre *chimie agricole* pourrait effrayer d'abord, car la science qu'il désigne a de rudes aspérités. Aride par elle-même, son aridité devient d'autant plus grande, que le matériel nécessaire aux explications quelquefois les plus élémentaires manque souvent dans nos écoles. Cependant la difficulté qui se présentait n'a pas rebuté l'auteur, et il l'a heureusement tournée en parlant des faits les plus communs, reproduits presque journellement sous nos yeux, pour amener insensiblement l'élève à analyser et à posséder d'une manière complète tout ce qui peut en chimie concourir à l'amélioration de l'agriculture.

Sa méthode est simple et facile. Point n'est besoin avec lui de se préoccuper d'appareils dispendieux pour la démonstration ou l'ap-

plication de ses théories. Les substances sur lesquelles il porte plus spécialement l'attention de son lecteur, celui-ci les a à peu près toutes sous la main. De même en est-il des quelques ustensiles indispensables aux expériences. Du reste, ces expériences sont rendues faciles par l'examen des figures intercalées dans le texte.

Nous ne saurions mieux finir qu'en citant les paroles mêmes de l'auteur dans sa conclusion.

« Qu'a fait ce livre?... Il vous a révélé (dans une tige de blé) des détails péniblement acquis par la science et à ces détails admirables vous avez reconnu la main toute puissante de Dieu. Vous l'avez également reconnue dans les transformations miraculeuses du charbon, dans les voyages continuels de cette substance de l'atmosphère aux êtres vivants.... dans les nuages.... dans le travail incompréhensible des plantes qui d'une odeur infecte retirent le parfum des fleurs et la saveur des fruits.... Le soleil se dévoile à l'aveugle par sa chaleur vivifiante; Dieu est aussi voilé pour nos sens imparfaits, mais il se révèle par ses œuvres et nous l'aimons d'autant plus qu'elles nous sont mieux connues... L'utilité de ce livre est manifeste, ajoute-t-il, s'il a contribué, pour sa faible part, à graver dans l'âme l'idée fondamentale, source de tout bien, de toute vertu, de toute justice, l'idée qui seule soutient le courage au milieu des rudes tribulations de la vie, l'idée qui seule fait des hommes vraiment dignes de ce nom, — l'idée de Dieu partout présent. »

La *physique*, par ses applications journalières à l'industrie et aux besoins de la vie, occupe un des premiers rangs parmi les sciences positives.

Son étude élève aussi l'âme en initiant celui qui la pratique à une série de phénomènes qui démontrent d'une manière manifeste le doigt de Dieu réglant constamment les rouages de l'univers.

L'auteur explique d'abord d'une façon très-simple les propriétés de l'air qui nous environne. Il démontre ensuite comment cette voûte azurée, qui semble se déployer sur nos têtes, n'est qu'une vaine illusion produite par l'atmosphère, dont la couleur s'obscurcit de plus en plus à mesure que l'on s'élève et qui, malgré la présence du soleil, finit par devenir aussi noire que la plus sombre des nuits.

« Où est alors le ciel, le véritable ciel, ajoute-t-il, ce ciel que la foi nous enseigne et où nous attendent ceux qui nous ont précédés dans la vie? — Dieu s'en est réservé le secret; toutefois aucun doute

n'est possible. Ce ciel existe quelque part. Une preuve s'en trouve même dans l'ardeur de nos désirs. Dieu n'a rien créé d'inutile et sans but : s'il a mis en nous la soif inextinguible de la vie future, c'est que cette vie future nous attend... Tout proclame les immortelles destinées de l'âme : la science en ses études, comme la foi en ses sublimes inspirations (p. 7). »

Après avoir défini l'air, décrit ses diverses utilités, prouvé sa pesanteur, qu'il rend sensible à l'aide d'appareils d'une extrême simplicité, M. Fabre explique le soleil et fait apprécier les nombreux bienfaits de cet astre vivifiant. Puis, ce sont les glaces et les neiges, non moins curieuses à connaître dans leur formation que dans leurs multiples propriétés ; puis le vent, la pluie, l'électricité, la vapeur, etc.

Et dans l'examen de ces grands phénomènes de la nature, l'auteur n'omet rien de ce qui peut plaire, intéresser ou instruire ; il démontre les applications journalières que l'homme en sait faire à la science, aux arts, à l'industrie. Il enseigne la construction et les utilités diverses du thermomètre et du baromètre ; il décrit l'aérostation et les machines à vapeur. La locomotive et les télégraphes électriques sont l'objet d'un travail analytique tout spécial. En un mot, rien ne lui échappe de ce qui peut en physique être nécessaire à l'instruction de ceux auxquels il destine son ouvrage. Point de détails fastidieux ou obscurs ; aucune superfétation : son style est coulant et facile, souvent imagé et parfois entraînant. Citons ce court fragment sur le *Soleil* (p. 35) : « A l'Orient, le ciel blanchit, les étoiles pâlisent et s'éteignent une à une. Des flocons de nuages rosés nagent au milieu d'une bande brillante d'où monte graduellement une douce clarté. L'illumination gagne les hauteurs du ciel, et le bleu du jour renaît avec toute sa délicate transparence. Cette fraîche lueur matinale, ce demi-jour qui précède le lever du soleil, c'est l'aurore ou crépuscule du matin.

« Cependant l'alouette, la joie des sillons, s'élance au haut des nues comme une fusée et salue la première le réveil du jour. Elle monte, elle monte encore, toujours en chantant, comme pour se porter au devant du soleil, et de ses chants enthousiastes célèbre la gloire de l'astre jusqu'au plus haut des airs. Ecoutez : un souffle court dans la feuillée qui s'agite et bruit ; les oisillons s'éveillent et gazouillent ; le bœuf, déjà conduit aux travaux des champs, s'arrête pensif, lève ses grands yeux pleins de douceur et mugit ; tout

s'anime, et, dans son langage, rend grâces au Maître de toutes choses, qui de sa main puissante nous ramène le soleil. »

Cette courte citation suffit. L'auteur, nous le croyons avec lui, a atteint le but qu'il s'était proposé en écrivant ce petit livre. Il a su « faire entrevoir à ses jeunes élèves l'admirable physique du globe, au grand avantage de l'intelligence, qui se meuble d'idées précieuses, et de l'âme qui s'élève devant le spectacle mieux compris de la création »

C. D.

152. LE TRÉSOR DU SOUTERRAIN, *suivi d'autres récits*, par M. Jean GRANGE, — 4 volume in-48 de 242 pages (1876), chez Blériot ; — prix : 3 fr.

Le *Trésor du souterrain*, roman plein d'intérêt et de situations émouvantes, est une épisode dramatique de la révolution française. Son héros principal, un énergique royaliste appelé le Grand Tondu, après avoir fait la guerre en Vendée, s'en va mourir à la Trappe, en odeur de sainteté. Quant au souterrain, c'est celui de la maison des Missions étrangères, à Paris, et le trésor qui tente si fort Nicolas Lerond et lui fait commettre tant de crimes et traverser tant d'aventures, il se compose simplement des vénérables reliques exposées naguère dans la chambre des Martyrs : ossements de missionnaires tués par les sauvages, soutanes ensanglantées, cangues, flèches et sabres, et tout au fond un missel doré et deux petits calices d'argent. Le voleur du trésor est tué par le Grand Tondu qui fait justice sommaire.

Cette longue nouvelle est écrite avec beaucoup de verve et d'esprit. Elle est contée avec des détails que maint romancier a déjà exploités. C'est une lecture intéressante, morale, et qui convient à merveille au public auquel elle est destinée et pour lequel M. Jean Grange écrit de charmants petits articles dans l'*Ouvrier*.

Six proverbes dialogués escortent la pièce de résistance. Là, M. Jean Grange est moins littéraire et plus polémiste. Les intrigues qui servent de prétexte aux titres sont bien un peu délayées, le style frise parfois la trivialité, mais la bonne intention de l'auteur fait excuser ces défauts. Qu'il veuille pourtant se pénétrer de cette vérité : que le peuple n'aime pas qu'on lui parle sa propre langue, et que les romanciers les plus populaires sont précisément ceux qui prennent leurs idées, leurs sujets et leur style en dehors du peuple, de ses mœurs et de ses habitudes. *Il n'y a pas de sot métier. — Qui biens a guerre a. — Qui donne vite donne deux fois*, sont les meil-

eures de ses compositions, qui servent à compléter le joli volume que nous recommandons volontiers aux jeunes lecteurs.

CHARLES BUET.

153. DE L'UNION à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa vie de victime, ou Traité de l'esprit et de la vie de victime considérés comme fondement et caractère essentiel de la vie chrétienne; suivi de divers sujets relatifs à la perfection de la vie de victime : par le P. S.-M. GIRAUD, missionnaire de la Salette; — 2^e édition. — 1 volume in-18 de 468 pages, chez Maisonville à Grenoble, et chez V. Sarlit à Paris; — prix : 4 fr. 50 c.

L'abondance, peut-être exubérante, de ce titre dispenserait presque de faire l'analyse d'un livre si scrupuleusement étiqueté. Très-bon ouvrage d'ailleurs, inspiré par une grande piété, appuyée sur une doctrine sûre. L'homme ne vaut, devant Dieu, que par Jésus-Christ, créateur et rédempteur, victime et intercesseur; en dehors de lui, nous ne paraissions aux yeux divins que le plus chétif des êtres, et surtout le plus coupable : et voilà pourquoi le travail capital du chrétien est de s'approcher de Notre-Seigneur, de s'unir à lui, de se fondre en lui, de se surnaturaliser par l'intimité de cette union. Or, c'est principalement comme victime volontaire pour notre faiblesse et nos péchés que Jésus se communique à nous, qu'il a voulu habiter parmi les hommes et qu'il continue de résider au tabernacle : ce sera donc aussi dans les sentiments d'une véritable victime que nous chercherons l'union avec lui. Le P. Giraud, partant de ce principe, étudie les mystères de la vie du Sauveur qui se rapportent plus directement à son sacrifice, et montre ensuite dans quelles dispositions doit entrer le chrétien pour vivre de la vie de Jésus victime. Haute et belle thèse, assurément, et dont la richesse est pour ainsi dire sans limites : car elle saisit tout à la fois le plus admirable mystère de la céleste miséricorde, et le chrétien dans tout le développement de son être régénéré et de l'action qui l'élève au-dessus du temps et des sens. Doctrine aussi particulièrement convenable à notre temps, où l'iniquité, plus répandue, plus fière de ses excès même, plus délibérée et plus calculée, impose une urgence singulièrement pressante à l'expiation. N'est-ce pas le sens des paroles de la T.-S.-Vierge dans ses récentes apparitions, sur la montagne de la Salette entre autres? Et cet ordre de sentiments et de vues n'est point exclusivement réservé au sacerdoce et à la vie religieuse, où la vocation de victime apparaît dans des conditions propres; il regarde toutes les âmes fidèles; aucune n'a droit de s'y soustraire. — L'auteur

Méthode simplifiée de méditation (proposée aux gens du monde) par UN RELIGIEUX DE ST-BRUNO. — In-18 de 12 pages, chez Baratier et Dardelet, et Auguste Côte, à Grenoble, et chez Vic, à Paris; — 05 c.

Montbrun (Ursule de). — *Olympe et Adèle*, par M^{me} de SAINTE-MARIE;—Nouvelle édition.— 1 vol. in-12 de 282 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 1 fr. 50 c.

Notice historique et topographique sur Sainte Marguerite, par M. l'abbé T. ARNAUD; — *Ouvrage honoré de l'approbation bienveillante de Mgr l'évêque de Marseille, et dédié à MM. les propriétaires du quartier, en faveur de la fondation d'une Œuvre de jeunesse*.— 1/4 vol. in-8° de 214 pages, à l'imprimerie St-Joseph, à Marseille.

Pèlerinage (un) en 1848, ou Vie de l'abbé Brullon, par le R. P. Philpin DE RIVIÈRES, de l'Oratoire de Londres. — 1 vol. in-12 de 186 pages, à la librairie des Lieux-Saints, 12, rue Vavin, et chez René Haton; — prix : 1 fr.

Persécution endurée pendant la révolution par les religieuses hospitalières de Saint-Joseph, de Beaumont-en-Vallée, par le R. P. Dom Paul PIOLIN, bénédictin de la congrégation de France; — 2^e édition. — 1 vol. in-8° de XII-102 pages, chez E. Barassé, à Angers; — prix : 2 fr.

Peuple (le) et ses représentants, par UN HOMME DU PEUPLE. — Petit in-18 de 58 pages, chez A. Normand; — prix : 25 c. Bibliothèque populaire et sociale.

Piété envers l'Eglise, par le R. P. F.-M. PHILPIN DE RIVIÈRES, de l'Oratoire de Londres. — 1 vol. in-12 de IV-328 pages, chez V. Sarlit; — prix : 3 fr.

Point (le) de mire de la révolution, ou Défense de la liberté de l'enseignement chrétien à tous ses degrés, par le R. P. Henri VADON, de la compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12 de VI-378 pages, chez Lecoffre fils et Cie, à Paris et à Lyon; — prix : 3 fr.

Popule meus, oratorio composé pour les associations catholiques ouvrières, par M. MARESCHAL-DUPLESSIS, ancien directeur du collège de Vendôme. — In-12 de 12 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 50 c.

Répertoire dramatique ouvrier, n° 23.

Quiproquo (un), comédie en quatre actes avec tableau et cantate, écrite pour les associations catholiques ouvrières, par M. MARESCHAL-DUPLESSIS, ancien directeur du collège de Vendôme. — In-12 de 52 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 50 c.

Répertoire dramatique ouvrier, n° 20-21.

Réformateurs (nos) libres-penseurs, par M. Ernest CARON, instituteur laïque et libre, à Paris. — 1 vol. petit in-18 de 124 pages, chez A. Normand; — prix : 25 c.

Bibliothèque populaire et sociale.

Revanche (la) de la France par le travail. Union syndicale et fédérative des intérêts généraux du peuple français. Mémoire adressé au maréchal de Mac-Mahon, président de la République, par M. MAZAROS. — 1 vol. in-8° de 100 pages, chez A. Chaix et Cie; — prix : 1 fr. 50.

Saül, premier roi d'Israël, drame biblique en trois actes, dans lesquels sont groupés ou rappelés les principaux faits du règne de ce roi (1000 ans environ avant J.-C.). *Écrit pour les associations catholiques ouvrières*, par M. MARESCHAL-DUPLESSIS, ancien directeur du collège de Vendôme. — In-12 de 52 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 75 c.

Répertoire dramatique ouvrier, n° 22.

Tendresse (la) maternelle, instruction et éducation, par Mme DE SAINTE-MARIE. — 2^e édition. — 1 vol. in-12 de 294 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 1 fr. 50.

Venise et l'Espagne, par Mme Renée DE LA RICHARDAYS. — 1 vol. in-12 de 288 pages, chez C. Dillet; — prix : 2 fr.

Visites (courtes) au sacré-cœur de Jésus, pour tous les jours du mois et particulièrement pour le mois de juin, suivies de prières et d'exercices en l'honneur du sacré-cœur, par UN PRÊTRE DU DIOCÈSE DE TOURNAI. — 1 vol. in-18 de 176 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 50 c.

Le Propriétaire-Gérant,
J. DUPLESSY

TABLES.

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

- Académie française : Réponse de M. Saint-René Taillandier à M. J. Dumas, 5.
— Discours de réception de M. Gaston Boissier, 433.
Bulletin sommaire des principales publications des mois de juillet et août, 127;
— septembre-octobre, 267.
Nécrologie. — M. Ambroise Firmin-Didot, 126.
4. Romans (les) contemporains, 250.
-

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres, tel que nous le donnons dans la table suivante, ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

- N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.
3 Indique les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et AUX JEUNES PERSONNES.
— Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, AUX PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
* — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
† — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.

R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec réserve.

Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la classe spécifiée, et qui ne peut être lu que par quelques-uns, et pour des raisons exceptionnelles.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi, 1-6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1; 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

- 4. Adoption, éducation et correction des enfants pauvres, abandonnés, orphelins ou vicieux, par MM. le baron Charles Daru et M. Victor Bournat, 286.
- A. Amis (les vrais) du peuple, par M. de Grassigny, 474.
- 3. Ange (l') conducteur de l'enfant en retraite pour la première communion, par M. l'abbé F. Legendre, 466.
- 4. Ange de la famille (l'), ou journal de Marthe Lambert, par Mmc Alexandrine Desves, 292.
- 4. 5. Apostolicité de l'Église du Velay; F.-P. Frugère, curé de Chapuzac, 293.
- 4. 5. Appel contre l'esprit du siècle, par le P. Marin de Boylesve, 456.
- 4-5. Avenir (de l') des peuples catholiques; par M. le baron de Haulleville, précédé d'une lettre de S. E. Mgr. l'archevêque de Malines, 460.
- 4. Avertissement aux familles sur plusieurs erreurs relatives à l'éducation, par Mgr Dechamps, 466.
- Avis et maximes spirituels de l'admirable docteur mystique Saint-Jean de la Croix, traduits pour la première fois en français, sur l'édition espagnole de 1702, par un Père de la Compagnie de Jésus, 466.

B.

- 4. Bannière (la) bleue, aventures d'un musulman, d'un chrétien et d'un païen, à l'époque des croisades et de la conquête mongole, par M. Léon Cahun, 469.
- *. Beauté de la liturgie romaine, par M. l'abbé Michel, 24.
- 4. Bibliothèque des merveilles, 26, 242.
- Bourdaloue, sa prédication et son temps, par M. Anatole Feugère. 298.

C.

- 4. Caucase (le), la Perse et la Turquie d'Asie, d'après la relation de M. le baron de Thielmann, par M. le baron Ernouf, 492.

2. Cercle (un) d'ouvriers, par M. Jacques *Sarrazin*, 171.
- *. Chantal (sainte Françoise Frémyot de) : sa vie et ses œuvres. — Œuvres diverses : petit livret; Questions de sainte Chantal; — Réponses de saint François de Sales; — Papiers intimes; — Exhortations; — Entretiens; — Instructions, 328.
- Châtiment (le), par M. *L.-E.* 310
- 3-4. Chimie agricole, par M. *Fabre*, 383.
5. Christianisme (le) et la libre pensée, ou le XIX^e siècle : ouvrage posthume de M. Edouard *Haus*, 302.
- Code (le) du mariage et de la famille d'après l'Ancien et le Nouveau Testament comparé au code civil, par M. P.-A. *Martin-Lacroix*, 466.
4. Colosses (les) anciens et modernes, par M. E. *Lesbazeilles*, 26.
3. 4. Comètes (les), par M. Amédée *Guillemin*, 173.
- †. Compendium universæ theologiæ ad usum seminariorum, auctore *Vincent*, 28.
4. Conquête (la) blanche, voyage aux Etats-Unis d'Amérique, par M. *Hepworth Dixon*, traduit de l'anglais, par M. Hipp. *Valtemare*, 30.
- Cours de religion, ou grand catéchisme, à l'usage spécialement des maisons d'éducation, par un aumônier de pensionnat, 306.
4. 5. Création (la) et l'œuvre des six jours, étude sur le premier chapitre de la Genèse, par M. T.-D. *Swolfs*, 480.
4. Crime (le) de Maltaverne, par M. Ch. *Buet*, 83.

D.

- *. Dévotion (la) à la sainte Trinité, par M. l'abbé *Coulin*, 466.
- Dictionnaire universel du XIX^e siècle, par M. Pierre *Larousse*, 308.

E.

4. Ecriture (la Sainte) et la règle de foi, par M. l'abbé L.-N. *Bégin*, 484.
4. Éducation (l'), par M. Alexandre (*de Beaune*), 340.
4. Éléments (les) raisonnés de la religion, par M. l'abbé A. *Van Weddingen*, 482.
3. *. Enfance (l') chrétienne, par M. J. *Blanlo*, 313.
4. Enfer (l') : s'il y en a un, — ce que c'est, — comment l'éviter, par Mgr *de Ségur*, 314.
- *. États (des) de vie chrétienne et de la vocation d'après les docteurs de l'Église et les théologiens, par le P. J. *Berthier*, 466.
4. *. Études sur les origines au point de vue comparatif de l'état actuel de la science et du récit cosmogonique de Moïse, par M. E. *de Mari de Carranvais*, 318.
4. Étude sur Jeanne d'Arc, et les principaux systèmes qui contestent

son inspiration surnaturelle et son orthodoxie, par M. le comte de Bourbon-Lignières, 315.

Eucharistiæ (de sanctissimo et divinissimo) mysterio (Theologia dogmatico-moralis, polemica et scholastica), auctore Michaelæ Rosset, 322.

A. Évangile (l') études iconographiques et archéologiques, par M. Ch. Bohault de Fleury, 323.

F.

4. Fin (la) du protestantisme, par G. L. B., 185.

2. *. Fleurs (petites) contemporaines, dédiées aux jeunes enfants : ouvrage faisant suite aux anges de la terre, 327.

*. Fleurs eucharistiques, par M. l'abbé Coulin, 70.

4. Fruit (un) sec, par Mlle Zénaïde Fleuriot, 187.

G.

Gentilism : religion previous to Christianity, by Rev. Ang. J. Thebaud, S. J., 332.

*. Guillaume (le vénérable), abbé de Saint-Bénigne de Dijon, réformateur de l'ordre bénédictin au XI^e siècle, par M. l'abbé G. Chevalier, 189.

H.

Histoire de la persécution religieuse dans le Jura bernois, 1873, 1874, 1875, par un Anonyme, 336.

4. 5. Histoire du mobilier, notes et recherches sur les objets d'art qui peuvent composer l'ameublement ou les collections de l'homme du monde ou des curieux, par M. Albert Jacquemart, avec une notice sur l'auteur par M. H. Barbet de Jouy, 38.

Histoires et anecdotes des temps présents, recueillies et mises en ordre, par M. G. de Cadoudal, 338.

4. Hôtellerie (l') du prêtre Jean (1520-1527), par M. Ch. Buet, 83.

I.

4. Ile (l') de Cuba, par M. Hippolyte Piron, 192.

†. Institutiones theologicæ, auctore Th. Bouquillon, 338.

*. Instructions simples et pratiques sur les vertus théologiques, la vertu de religion et les vertus cardinales, par M. l'abbé Clairin, 196.

*. Instructions sur les saints temps de l'Avent et du Carême, par une Société de prêtres. — 2^e édition, revue et complétée par M. l'abbé Clairin, 196.

Israélite (le premier) baptisé au Sacré-Cœur, avec plusieurs discours des abbés Lémann, 339.

R. Italie (l'), illustrée de 450 gravures sur bois, par M. Jules Gourdault, 193.

J.

4. Jansénistes (les) du xvii^e siècle, leur histoire et leur dernier historien, M. Sainte-Beuve, par M. l'abbé *Fuxet*, 201.
2. Joseph (saint), ou la question ouvrière d'après l'Évangile, par le R. P. Ar, prêtre du Sacré-Cœur, 344.
Journal de Clotilde, par Mlle Vanham, 343.
4. Journal (le) de Marie-Edmée, avec une introduction par M. Antoine de *Latour*, et un joli portrait gravé à l'eau-forte, par *Flameng*, 203.
4. Journée (la) de Reischshoffen, avec carte et pièces officielles, par M. Eugène de *Monzie*, 345.

L.

4. Légendes Bourguignonnes, récits historiques et légendaires : — Raoul de Mont-Saint-Jean, — Philippe Pot, Petites légendes, par M. l'abbé E. B***, 206.
3. Légendes et récits pour la jeunesse, par Mme de *Witt*, née *Guixot*, 39.
- 5-6 †. Lettres choisies de saint *Jérôme*, nouvelle traduction française avec le texte latin, par M. l'abbé F. *Lagrange*, 40.
* Lettres spirituelles du R. P. *Libermann*, 100.
5. 5. Lieux (les saints), par Mgr *Mistlin*, 345.
3. *. Livre (le) de messe de l'enfance, ou la sainte messe en images accompagnées de prières, avec la manière de servir la sainte messe; imité de l'anglais de Mme *Kavanagh*, par M. l'abbé *Sempe*, 166.
Lucy, par M. de *Beugny d'Hagerue*, 350.

M.

3. *. Manuel (nouveau) de piété à l'usage de la jeune pensionnaire, par une religieuse de la Nativité, 166.
†. Manuel (petit) des cérémonies romaines propres aux saints offices célébrés dans les chapelles publiques des communautés religieuses, des hospices, des collèges, etc., 43.
5. 6. Le matérialisme, par M. Alexandre (de Beaune), 310.
* Méditations (courtes) pour tous les jours et les principales fêtes de l'année par le P. Léopold *Stix*; traduites de l'allemand sur la seconde édition; publiées par les soins de M. l'abbé *Le Rebours*, 207.
4. 5. Mémoires de René-Pierre Nepveu de la Manouillère, chanoine de l'Église du Mans, publiés et annotés par M. l'abbé G. *Esnault*, pro-secrétaire de l'évêché du Mans, 354.
Meneur (le) de loups, par M. Alfred *des Essarts*, 357.
4. Merveilles (les) de la céramique, ou l'art de façonner et décorer les vases en terre cuite, faïence, grès et porcelaine, depuis les temps antiques jusqu'à nos jours, par M. *Jacquemart*, 242.
4. Merveilles (les) de l'œil, étude religieuse d'anatomie et de physiologie humaine, par M. l'abbé *Riche*, 173.

4. Monde (le) américain, souvenir de mes voyages aux États-Unis, par M. L. *Simonin*, 192.
2. Muse des enfants, poésies amusantes et morales, par M^me *Auguste Coupey*, 46.

N.

Notre-Dame de Lourdes, par M. *Henri Lasserre*, 209.

⊙.

- †. Œuvres choisies du vénérable serviteur de Dieu *Louis-Marie Baudouin*, 107.
Œuvres (nouvelles) choisies de *Mgr Dupanloup*. — Tomes III, IV, V, VI, VII, 46.

P.

5. Pape infallible (le) et les gloires du Vatican : Réponse à la brochure protestante « l'Écharde de saint Paul, » par M. *L. E.*, 358.
5. Pape roi (le) : Réponse à la brochure protestante « Paul et Barnabas à Lystre, » par M. *L. E.*, 358.
- *. Passion (la) de N. S. Jésus-Christ, 360.
4. Pays (en) lointain, par M. *Xavier Marmier*, 192.
5. Pensées sur Dieu, par M. *J.-B. Thibault*, 360.
Personne (la jeune) et la Vierge chrétienne à l'école des saints, par le P. *J. Bertier*, 211.
Pôle (le) et l'équateur, études sur les dernières explorations du globe, par M. *Lucien Dubois*, 362.
5. 6. Précis de philosophie chrétienne à l'usage des maisons d'éducation, par M. l'abbé *Fichaux*, 51.
5. 6. Principes raisonnés de la méthode intellectuelle appliquée à l'éducation maternelle, à l'enseignement scolaire et à l'apprentissage professionnel, par M. *J. Guchet*, 55.
4. Puteisson, par M. l'abbé *Du Tressay*, 58.

⊙.

3. Qualités et défauts des jeunes filles, par M^me la comtesse *Drohowska*, 60.
4. 5. Question (la) d'Orient, précédée du conflit gréco-bulgare, 365.
Question (la) protestante jugée par le bon sens, la Bible et les faits. Lettres à un protestant sur l'Eglise catholique et le schisme; réfutation des erreurs de MM. *Néander*, *Guizot*, *E. Naville*, *A. Vinet*, de *Pressensé*, *A. Réville*, *Coquerel*, etc.. sur la notion de l'Eglise, par M. *Georges Romain*, 366.
- 4-5. Questions égypto-bibliques, par le R. P. *Philpin de Rivières*, 213.

R.

4. Raisons (des) de bénir la vie, 372.
2. Ravageurs (les), par M. *Henri Fabre*, 383.

3. Récits à mes jeunes amis, par M. de Hausselein, 62.
3. Recueil dramatique à l'usage des réunions de jeunes gens, par M. A. de Chauvigné, 216.
5. 6. Régénération (la) de la France par la liberté de l'enseignement chrétien, par le R. P. Henri Vadon, de la Compagnie de Jésus, 374.
5. 6. Restauration de la science politique, ou théorie de l'état social naturel opposé à la fiction d'un état civil factice, par M. Ch.-Louis de Haller, 376.
- Retour (le) au bercail : Réponse à la brochure « la Fusion de tous les cultes, » par M. L. E., 358.
5. Révolution (la) et la civilisation : Origine, péripétie et dénoûment de la lutte, par l'auteur de la brochure du *Retour aux vieilles études*, 62.
4. Roche-Noire (la), par Mlle Marie Maréchal, 217.
4. Roi (le) de Gand, par M. Henry Cauvain, 379.
4. Rome, description et souvenirs, par M. Francis Wey, 61.
3. 4. Rome et l'Italie, souvenirs de voyages, par Mlle Gabrielle d'Ethampes, 380.
4. Rome et Vendée, scènes, tableaux et récits, par M. J. Crétineau-Joly, 248.
4. 5. Royauté (la) française, par M. J.-B. V. Coquille, 222.

S.

- *. Sacrement (le) de pénitence, l'extrême-onction, l'agonie, par M. l'abbé Coulin, 70.
- *. Saluts du Sacré-Cœur de Jésus : quatre motets nouveaux à deux voix, avec accompagnement, par le R. P. Deleval, 226.
- Sans-culottes (les), scènes de l'invasion française en Belgique — 1792 — par M. Snieders, 384.
4. *. Sanctuaires (les) des Pyrénées, pèlerinages d'un catholique irlandais ; traduit de l'anglais de Lawlor, esq., par Mme la comtesse de L'Ecuyer, 227.
4. Satan contre Christophe Colomb, ou la prétendue chute du serviteur de Dieu, par M. Roselly de Lorgues, 230.
- *. Science (la) du chrétien, ou Heures catholiques, 72.
- †. Science (la) sacrée, par M. l'abbé Berseaux, 232.
4. Ségur (le général Philippe de), sa vie et son temps, par M. Saint-René Taillandier, 32.
3. Sœur (petite) par M. Étienne Marcel, 76.
4. Socialisme (le) et la Commune, insurrection du 18 mars 1871, étudiée au point de vue du droit et de l'économie politique, par M. Louis Arnault, 72.
- A. Soirées amusantes, nouveau recueil d'histoires et d'histoiettes, anecdotes, bons mots et facéties, par M. J.-D. Boisseau, 77.
4. Sophie, par M. Charles Dubois, 239.

- †. Souvenirs des retraites d'ordination, par M. l'abbé Henri *Perreyve*, 78.

Surville (Marguerite de), sa vie, ses œuvres, ses descendants, devant la critique moderne, avec notes, documents justificatifs et carte de Vesseaux au xv^e siècle, par M. Eug. *Villedieu* — 1^{er} fascicule, 354.

T.

3. 4. Terre (la), par M. Henri *Fabre*, 383.
5. Thesaurus philosophorum, seu distinctiones et axiomata philosophica, à Georgio *Reeb*, S. J., proposita à J.-M. *Cornoldi*, 80.
5. Thèses (les) et l'hypothèse, contradictions du libéralisme, par M. Jules *Camauer*, 84.
4. Trésor (le) du commandeur Azupert, par M. Ch. *Buet*, 83.
Trésor (le) du souterrain, suivi d'autres récits, par M. Jean *Grange*, 388.

U.

- *. Union (de l') à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa vie de victime, par le P. S.-M. *Giraud*, missionnaire de la Salette, 389.

V.

Vacances d'un journaliste, par M. Victor *Fournel*, 453.

- *. Vade-Mecum des novices de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, par un Maître des novices de ce saint ordre; — traduit du latin par le P. *Ephrem de la Mère de Dieu*, 240.
4. Verrerie (la) depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. A. *Sauxay*; — ouvrage illustré de 67 vignettes par M. *Bonafoux*, 242.
*. Vie de Mme Criquelion, née Clara Bourlard, avec une lettre de Mgr l'évêque de *Namur*, 86.
*. Vie de Mme de Saint-Léonard, en religion, mère du saint cœur de Marie, par M. l'abbé P.-H. *Mabère*, 88.
†. Vie de M. Gorini, curé de la Tranclière et de Saint-Denys, par M. l'abbé *Martin*, 94.
*. Vie de saint Alphonse de Liguori, par le R. P. *Giattini*, 243.
*. Vie de saint Dominique et esquisse de l'ordre des frères-prêcheurs, traduit de l'anglais par M. l'abbé A.-H. *Chirat*, 89.
4. †. Vie de sainte Aldegonde, princesse de Hainaut, par M. l'abbé *Delbos*, 390.
4. *. Vie de sainte Lutgarde, surnommée Lutgarde du Sacré-Cœur, par le P. J. *Broeckaert*, 394.
A. Vie du chanoine *Schmid*, 98.
*. †. Vie d'un jeune séminariste de Saint-Sulpice mort en odeur de sainteté le 26 juin 1867, ou l'Art de se donner à Dieu : ouvrage publié par les soins d'un prêtre du diocèse d'Alby, 98.
†. Vie du R. P. *Libermann*, par le cardinal J.-B. *Pitra*, 400.

- *. Vie du vénérable frère Gérard Majella, de la congrégation du très-saint Rédempteur, par le P. *Tannoja*, 406.
- 4. *. Vie du vénérable François-Xavier Bianchi, par le R. P. *Baravelli*, traduction de M. l'abbé de *Valette*, 393.
- * Vie du vénérable Louis-Marie Crignon de Montfort, missionnaire apostolique, fondateur des prêtres missionnaires de la compagnie de Marie et de la congrégation des Filles de la Sagesse, par M. l'abbé *Pauvert*, 245.
- †. Vie du vénérable serviteur de Dieu Louis-Marie Baudouin, par un Père de la société des enfants de Marie-Immaculée, 407.
- *. Vie intérieure de la très-sainte Vierge, ouvrage recueilli des écrits de M. *Olier*, 412.
- Vie intime de saint Louis, roi de France, par le R. P. *Cros*, 396.
- *. Vie populaire et édifiante du glorieux saint Roch, par le R. P. *Irénée d'Orléans*, 414.
- *. Vies de Jésus, de Marie et de saint Joseph, par M. l'abbé *J. Charbonnel*; avec divers extraits du Manuel des familles chrétiennes du P. *Franco*, 96.
- *. Visites des malades, ou entretiens spirituels pour consoler et exhorter les malades, tirés de l'Écriture sainte et des pères. — Essai d'exhortations pour les sacrements de baptême et de mariage, par M. l'abbé *Blanchet*, 416.
- 4. *Viviane*, suivie de quelques autres récits, par Mme *Bourdon*, 417.
- *. Voie de la captivité et chemin de la croix à Jérusalem, 421.
- 4. Voix qui prie, par le R. P. *Sernin-Marie de Saint-André*, 422.
- 4. Voyage pittoresque à travers le monde, par M. *Richard Cortambert*, 424.
- 4. Voyages, chasses et guerres, par M. le marquis *de Compiègne*, 453.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A.

Arnault (Louis) : le Socialisme et la commune, insurrection du 18 mars 1871, 72.

At (le R. P.) : saint Joseph, 344.

B.

Barbet-de-Jouy (H.) : Histoire du mobilier, par M. Albert Jacquemart; notice sur l'auteur, 38.

Baravelli (le R. P.) : Vie du vénérable François-Xavier Bianchi.

Beaune (Alexandre de) : le Matérialisme, 310. — l'Éducation, *ibid.*

Bégin (l'abbé L.-N.) : la sainte Écriture et la règle de foi, 484.

Berseaux (l'abbé) : la Science sacrée, 232.

Bertier (le P. J.) : la jeune personne et la vierge chrétienne à l'École des saints, 244.

Blanchet (l'abbé) : Visites des malades, 446.
Blun'o (J.) : l'Enfance chrétienne, 313.
Boisseau (J.-D.) : Soirées amusantes, 77.
Bonafoux : la Verrerie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. A. Sauzay ; (illustr.), 242.
Bourbon-Lignières (le comte de) : Etude sur Jeanne d'Arc, 315.
Bourdon (Henri) : Viviane, 447.
Bournat (Victor) et le baron Charles *Daru* : Adoption, éducation et correction des enfants pauvres, abandonnés, orphelins ou vicieux, 286.
Boylesve (le P. Marin de) : Appel contre l'esprit du siècle, 456.
Broeckuert (le P. J.) : Vie de sainte Lutgarde, 394.
Buet (Charles) : le Crime de Maltaverne, 83. — L'Hôtellerie du prêtre Jean, *ibid.* — Le Trésor du commandeur Azupert, *ibid.*

C

Cadoudal (G. de) : Histoires et anecdotes des temps présents, 338.
Cahun (Léon) : la Bannière bleue, 469.
Cumauer (Jules) : les Thèses et l'hypothèse, 84.
Carranvais (É. de Marin de) : Études sur les origines au point de vue comparatif de l'état actuel de la science et du récit cosmogonique de Moïse, 318.
Cauvain (Henri) : le Roi de Gand, 379.
Charbonnel (l'abbé J.) : Vies de Jésus, de Marie et de saint Joseph, 96.
Chauvigné (A. de) : Recueil dramatique à l'usage des réunions de jeunes gens, 216.
Chevalier (l'abbé G.) : le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, 489.
Chiral (l'abbé A.-H.) : Vie de saint Dominique et esquisse de l'ordre des Frères-Prêcheurs ; (trad.), 89.
Clairin (l'abbé) : Instructions simples et pratiques sur les vertus théologiques la vertu de religion, et les vertus cardinales, 496. Instructions sur les saints temps de l'Avent et du Carême, par une société de prêtres : — (revue et complétée), 196.

Compiègne (le marquis de) : Voyages, chasses et guerres, 453.
Coquille (J.-B. V.) : la Royauté française, 222.
Cornoldi (J.-M.) : Thesaurus philosophorum, auct. G. Reeb (additions), 80.
Cortambert (Richard) : Voyage pittoresque à travers le monde, 124.
Coulin (l'abbé) : le Sacrement de pénitence ; l'extrême-onction : l'agonie, 70. — Fleurs eucharistiques, *ibid.* ; la Dévotion à la sainte Trinité, 466.
Coupey (Mme Augusta) : Muse des enfants, 46.
Créteineau-Joly (J.) : Rome et Vendée, 218.
Cros (le R. P.) : Vie intime de Saint-Louis, roi de France, 396.

D.

Daru (le baron Charles), et *Victor Bournat* : Adoption, éducation et correction des enfants pauvres, abandonnés, orphelins ou vicieux, 286.
Dechamps (le cardinal) : Avertissement aux familles sur plusieurs erreurs relatives à l'éducation, 466.
Delbos (l'abbé) : Vie de sainte Aldegonde, princesse de Hainaut, 390.
Deleval (le R. P.) : Salut du Sacré-Cœur de Jésus, 226.
Desves (Mme Alexandrine) : l'Ange de la famille, 292.
Dixon (Hepworth) : la Conquête blanche, voyage aux États-Unis d'Amérique, 30.
Drohojowska (la comtesse) : Qualités et défauts des jeunes filles, 60.
Dubois (Charles) : Sophie, 239.
Dubois (Lucien) : le Pôle et l'Équateur, 362.
Dupanloup (Mgr) : Nouvelles œuvres choisies, 46.
Du Tressay (l'abbé) : Puitesson, 58.

E.

Ephrem de la Mère de Dieu (le P.) : Vade-mecum des novices de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, (trad.), 240.
Ernouf (le baron) : le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie, 492.
Esnault (l'abbé G.) : Mémoires de René-Pierre Nepveu de la Manouillère, publiés et annotés.

Lthampes (Mlle Gabrielle d') Rome et l'Italie, 380.

F.

Fabre (Henri) : Chimie agricole. — les Ravageurs, — la Terre, 383.

Feugère (Anatole) : Bourdatoue, sa prédication et son temps, 298.

Fichaux (l'abbé) : Précis de philosophie chrétienne à l'usage des maisons d'éducation, 54.

Flumeng : le Journal de Marie-Edmée, avec une introduction par M. Antoine de Latour ; — (portr.), 203.

Fleuriot (Mlle Zénaïde) : un Fruit sec, 187.

Fleury (Robault de) : l'Évangile, études iconographiques et archéologiques, 323.

Fournel (Victor) : Vacances d'un journaliste, 153.

Franco (le P.) : Vies de Jésus, de Marie et de saint Joseph, par M. l'abbé J. Charbonnel (avec divers extraits du Manuel des familles chrétiennes), 96.

Frugère (l'abbé F.-P.) : Apôstolicité de l'église de Velay, 293.

Fuzet (l'abbé) : les Jansénistes du XVII^e siècle, 204.

G.

Giraud (le P. S.-M.) : de l'Union à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa vie de victime. 389.

Gourdault (Jules) : l'Italie, 198.

Graffigny (de) : les vrais Amis du peuple, 171.

Grange (Jean) : le Trésor du souterrain, 388.

Giattini (le R. P.) : Vie de saint Alphonse de Liguori ; — (trad.), 243.

Guchet (J.) : Principes raisonnés de la méthode intellectuelle appliquée à l'éducation maternelle, etc., 53.

Guillemin (Amédée) : les Comètes, 173.

H.

Haller (Ch.-Louis de) : Restauration de la science politique, 376.

Haulleville (le baron de) : de l'Avenir des peuples catholiques, 160.

Haus (Edouard) : le Christianisme et la libre pensée, 302.

Hausselin (de) : Récits à mes jeunes amies, 62.

J.

Jacquemart (Albert) : Histoire du mobilier. 38.

Jacquemart : les Merveilles de la céramique, 212.

Jacquemart (Jules) : Histoire du mobilier. par M. Albert Jacquemart ; Eaux-fortes typographiques), 38.

Jérôme (saint) : Lettres choisies, 40.

K.

Kavanagh (Mme) : le Livre de messe de l'enfance, 166.

L.

Lagrange (l'abbé F.) : Lettres choisies de saint Jérôme, 40.

Lambrecht (l'abbé H.-C.-Camille) : de Sanctissimo missæ sacrificio, 44.

Larousse (Pierre) : grand Dictionnaire du XIX^e siècle, 308.

Lasserre (Henri) : Notre-Dame de Lourdes, 209.

Latour (Antoine de) : le Journal de Marie-Edmée ; (introd.), 203.

Lawlor (de) : les Sanctuaires des Pyrénées, pèlerinages d'un catholique irlandais ; — (trad.), 227.

L'Ecuyer (Mme la comtesse de) : les Sanctuaires des Pyrénées, pèlerinages d'un catholique irlandais ; traduit de l'anglais de Lawlor, 227.

Legendre (l'abbé F.) : l'Ange conducteur de l'enfant en retraite pour la première communion, 166

Lémann (les abbés) : le premier Israélite baptisé au Sacré-Cœur, avec plusieurs discours, 339.

Le Rebours (l'abbé) : Courtes méditations pour tous les jours et pour les principales fêtes de l'année, par le P. Léopold Stix ; — (trad.), 207.

Lesbazeilles (E.) : les Colosses anciens et modernes, 26.

Lorques (Roselly de) : Satan contre Christophe Colomb, 230.

M.

Mabire (l'abbé P.-H.) : Vie de Mme de Saint Léonard, en religion mère du saint Cœur de Marie, 88.

Marcel (Etienne) : Petite sœur, 76.

- Maréchal* (Mlle Marie) : la Roche-Noire, 247.
Marmier (Xavier) : En pays lointain, 492.
Martin-Lacroix (P.-A.) : le Code du mariage et de la famille d'après l'ancien et le Nouveau-Testament comparé au code civil, 466.
Martin (l'abbé) : Vie de M. Gorini, curé de la Tranclière et de saint Denys, 94.
Michel (l'abbé) : Beautés de la liturgie romaine, 24.
Mislin (Mgr) : les saints Lieux, 345.
Monzie (Eugène de) : la Journée de de Reischshoffen, 345.

●.

- Orléans* (le R. P. Irénée d') : Vie populaire et édifiante du glorieux saint Roch, 444.

P.

- Pauvert* (l'abbé) : Vie du vénérable Louis-Marie Crignon de Montfort, 245.
Perreyve (l'abbé Henri) : Souvenirs des retraites d'ordination, 78.
Piron (Hippolyte) : l'île de Cuba, 492.
Pitra (le cardinal J.-B.) : Vie et lettres spirituelles du R. P. Libermann, 400.

R.

- Reeb* (Georges) : Thesaurus philosophorum, 80.
Riche (l'abbé) : les Merveilles de l'œil, 473.
Rivière (le R. P. Philpin de) : Questions égypto-bibliques, 243.
Romain (Georges) : la Question protestante jugée par le bon sens, la Bible et les faits, 366.
Rosset (Mgr), évêque de Saint-Jean de Maurienne : de Sanctissimo ac divinisissimo Eucharistiæ mysterio, 322.
Roux (Xavier) : les Alpes, histoire et souvenirs, 453.

S.

- Saint-André* (le R. P. Sernin-Marie de) : Voix qui prie, 422.

- Sarrasin* (Jacques) : un Cercle d'ouvriers, 474.
Sauzay (A.) : la Verrerie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, 242.
Séguir (Mgr de) : l'Enfer, 344.
Sempe (l'abbé) : le Livre de messe de l'enfance, par Mme Kavanagh ; — (imité de l'anglais), 466.
Simonin (L.) : le Monde Américain, 492.
Snieders : les Sans-Culottes, scènes de l'invasion française en Belgique-1792, — 384.
Stix (le P. Léopold) : Courtes Méditations pour tous les jours et pour les principales fêtes de l'année, 207.
Swolfs (T. D.) : la Création et l'œuvre des six jours, 480.

T.

- Taillandier* (Saint-René), le général Philippe de Séguir. 32.
Tannoja (le P.) : Vie du vénérable Frère Gérard Majella, 406.
Thébaud (Aug.-J.) : Gentilism : religion previous to christianity, 332.
Thibault (J.-B.) : Pensées sur Dieu, 360.

V.

- Vadon* (le R. P. Henri) : la Régénération de la France par la liberté de l'enseignement chrétien, 374.
Valette (l'abbé de) : Vie du vénérable François-Xavier Bianchi, par le R. P. Baravelli ; — (trad.), 393.
Van Weddingen (l'abbé A.) : les Éléments raisonnés de la religion, 482
Vattemare (Hipp.) : la conquête blanche, voyages aux États-Unis d'Amérique, par M. Hepworth Dixon ; — (trad.) 30.
Vincent (l'abbé) : Compendium universæ theologiæ ad usum seminariorum, 28.
Villedieu (Eug.) : Marguerite de Surville, 354.

W.

- Wey* (Francis) : Rome, description et souvenirs, 64.
Wilt (Mme de) : née Guizot : Légendes et récits pour la jeunesse, 39.